

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire : — Enigme. — FEUILLETON : Les Fantaisies de Maître Van Coppenaël. — Souvenirs des guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire; Lejoille. — Le langage des fleurs. — Album moral des Demoiselles. — Variétés. — Histoire de la semaine.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

19. — Enigme.

A la candeur qui brille en moi,
Se joint le plus noir caractère ;
Il n'est rien que je ne tolère ;
Mais je suis mauvais quand je boi.

20. — Enigme.

Sume caput, curram : ventron conjunge, volabo ;
Adde pedes, comedus ; et sine ventre, bibes.

[Les mots de ces deux énigmes au prochain numéro.]

Le mot de la charade 17e insérée dans le numéro précédent est "Fourmillion ;" — et celui de la charade 18e insérée dans le même numéro, est "Ave," qui provient de *navein* dépourvu de *n* et de *m*.

FEUILLETON.

Les Fantaisies de Maître Van Coppenaël.

XII.

PROPOSITION.

...Voulez-vous accepter une proposition ? continua Rodolphe. — Notre connaissance est véritablement de trop fraîche date pour que l'offre que je vais vous faire soit acceptable dès à présent, mais que nos relations durent, comme je l'espère bien, jusqu'à l'hiver prochain, je vous présente dans la société de Paris que vous avez le tort de ne pas connaître encore ; vous me faites votre fondé de pouvoir...

— Non, dit Van Coppenaël, je pars dans deux mois.

— Pourquoi deux mois !

— Je ne sais pas ; mais je pars dans deux mois.

— Nous causerions de cette question-là ; mais laissez-moi finir. — Vous me faites connaître le chiffre de votre fortune, l'importance de vos titres et des privilèges qui en relèvent, puisque vous êtes assez heureux là bas pour avoir encore des privilèges, — et en moins d'un mois, je vous marie. — Mais, mon cher, c'est si simple ! — Et puis, est-ce que des jeunes gens comme nous ne se marient pas quand ils veulent.

— Oh !...

— Quoi ?

— Quand ils veulent !

— Sans doute.

— Pas quand ils veulent.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Ah !...

Ici Van Coppenaël, très évidemment préoccupé, bourra machinalement sa pipe.

— Je vais vous faire donner du feu, lui dit Rodolphe. Vous avez le temps de fumer jusqu'au château.

— Non, répondit Van Coppenaël. — C'était sans y penser...

Et il remit l'instrument dans sa poche.

— Voyons, reprit Rodolphe, acceptez donc ma proposition. Je suis votre ami, que diable, car vous me convenez beaucoup. Et puis nous aurons ma mère qui nous aidera. — Quelle fortune attendez-vous de votre femme ?

Van Coppenaël ne répondit pas. Il tira de nouveau de sa poche sa pipe et un briquet portatif. — Ce qui le préoccupait, c'était la difficulté de dépouiller la question du prestige inouï pour lui dont son ami la colorait, pour la ramener au modeste point de vue où lui, Van Coppenaël, la plaçait.

Cette mise en scène de blasons, de millions et de robes à queue effarouchait singulièrement sa timidité native.

Après s'être donné le temps de la réflexion en allumant lentement et maladroitement sa pipe :

— Ce n'est pas cela, dit-il, — je ne pense pas à épouser une femme riche, ni une femme noble...

— Comment ? dit Rodolphe assez surpris. — Mais encore, mon ami, faut-il se marier convenablement, d'une manière conforme à votre rang et à votre fortune.

— Non, Monsieur, j'ai réfléchi ; — je ne suis pas comme vous, moi, — continua le Hollandais d'une voix évidemment attendrie, — non, ne me parlez pas, j'ai réfléchi. — Je ne me marie pas pour m'enrichir, puisque je ne pourrai pas parvenir, même marié, à dépasser mes revenus ; — quant à la noblesse, je suis assez noble pour ne pas craindre une mésalliance. Mon grand-père qui était grand du royaume et stathouder a épousé une bourgeoise ; mon père l'a imité ; je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas comme eux.

— Mais, dit Rodolphe un peu à bout d'arguments, — si vous choisissez votre femme dans une classe... inférieure, quel accueil recevra-t-elle de Madame votre mère ?

— Quant à cela, répondit Van Coppenaël, avec une énergie qui surprit Rodolphe, un parti une fois pris, j'ai une volonté qu'on respectera. — Et si je me suis trompé, ajouta-t-il plus doucement et non sans quelque amertume, si cette manière de voir les choses me doit rendre malheureux un jour, à moi n'en aura pas été la faute.

— Vous êtes le meilleur des hommes ! lui dit Rodolphe avec émotion en lui serrant la main, — et je voudrais avoir une sœur pour vous la donner.

XIII.

LE NOUVEAU MONDE.

Van Coppenaël reçut le meilleur accueil chez madame de Frenays. Chose nouvelle pour lui, — et dont il eut la noire ingratitude de ne pas tenir assez compte à l'intelligente et habile bonté de la mère de Rodolphe, — il fut à son aise tout de suite. — Il crut que cela lui était venu tout seul.

A table, il put causer. — Dès que les hommes de cette valeur peuvent parler et se faire comprendre, ils montent à la place qui leur appartient. Van Coppenaël parla bien, — et beaucoup !

Et pourtant il y avait là, autour de lui, sept ou huit visages inconnus, — parmi lesquels deux jeunes pensionnaires à peine émancipées.

L'une de ces deux jeunes personnes était

la cousine-germaine de Rodolphe, qui l'aimait beaucoup. Elle était orpheline, riche et sous la tutelle de sa tante Madame de Frenays.

Vous pensez déjà à Van Coppenaël, peut-être, et vous saluez un mariage.

Nous verrons.

Tout le monde fut encore plus enchanté de Van Coppenaël qu'il ne fut lui-même. — Rodolphe avait trouvé un moment pour prendre sa mère à part et lui parler de l'hôte qu'il lui amenait.

Le succès de Van Coppenaël fut tel que Rodolphe, par momens, était sérieusement jaloux de son Hollandais.

Dès ce moment, Van Coppenaël fut introduit dans la famille sur le pied de l'intimité, et les relations devinrent chaque jour plus fréquentes et plus complètes.

Madame de Frenays était enchantée de voir un ami de son fils dans un homme tel que Van Coppenaël. Juliette, la petite cousine, ne parlait que d'après lui. Les domestiques même subissaient la fascination.

Grâce au talisman de son maître, Gottlieb fut reçu à bras ouverts dans l'antichambre.

Van Coppenaël, par cette maison, eut son entrée dans les salons les mieux posés, lorsque la fin de la saison ramena le monde à Paris. Ainsi que Rodolphe l'avait su prédire, Van Coppenaël fit fureur : on se l'arrachait.

— Nous devons dire que le premier moment passé de surprise et de satisfaction, il accepta plutôt qu'il sollicita toutes ces faveurs. Rodolphe qui avait lié avec lui une amitié solide, voyait avec chagrin qu'il manquait quelque chose au bon Hollandais. Mais de peur de raviver une plaie passée à l'état chronique, il évitait avec soin tout ce qui pouvait amener la conversation sur ce côté de l'âme de son ami, côté qui restait non éclairé, sombre. Van Coppenaël n'était pas non plus pressé d'exposer ses blessures à l'air.

Le temps se passait. Le délai que Van Coppenaël avait fixé à son départ de Paris, délai que Rodolphe avait à peu près oublié, parce que Van Coppenaël ne répétait jamais une chose déjà dite, ce délai arrivait à son terme.

Van Coppenaël menait toujours à peu près la même vie, rendait visite à ses camarades d'Orléans à Paris et de Paris à Orléans, allait dans le monde, voyait souvent Rodolphe, — et s'en tenait là.

XIV.

COUSIN ET COUSINE.

Un matin Van Coppenaël reçut la visite de Rodolphe.

— Vous êtes bien matinal, — il n'est pas huit heures, — lui dit en riant le Hollandais déjà levé depuis deux heures qu'il avait consacrées à sa volière.

— Mon cher Coppenaël, Gottlieb m'a dit hier que vous partiez dans trois semaines, et je voulais vous parler... Mais avant tout, parlez-vous toujours dans trois semaines !

— Oui, répondit le Hollandais.

— Et votre mariage ?

Van Coppenaël prit son balancement, habituel lorsqu'il était embarrassé.

— Ma foi... je ne sais pas... dit-il.

— Vous m'avez dit que vous étiez bien résolu à ne pas partir sans avoir terminé. — Vous avez donc changé d'avis.

—Non.
—Non?—Ah! ça, mon bon ami, vous êtes prodigieux. Non?—Et si vous partez?
—Cela ne fait rien.

Rodolphe se mit à rire :
—Qu'on y comprenne quelque chose ! dit-il.

Puis il reprit plus sérieusement :
—Pourquoi n'épouseriez-vous pas ma cousine ?

Van Coppennæël devint rouge comme le feu :

—Oh ! oh ! fit-il.
—Voulez-vous ? dit Rodolphe.
—Oh ! oh ! répéta le Hollandais en se dandinant et de plus en plus embarrassé.—Est-ce que Mademoiselle de Fargues voudrait un mari comme moi ?

—Pourquoi non ?—Si je me chargeais de tout arranger ?...

—Vous voulez plaisanter, mon cher de Frenays.

—Pas le moins du monde.
—Ah !—dit Van Coppennæël avec un gros soupir comique,—c'est une bien charmante demoiselle ;—un peu gaie, un peu moqueuse, mais pleine de qualités et—bien jolie.—Celui qui lui plaira sera un homme heureux.

—Qui vous empêche d'être cet homme-là ?

—Cela n'est pas possible.—Est-ce que mademoiselle de Fargues pourrait jamais m'aimer ? ce serait ridicule.

—Vous êtes trop modeste, Coppennæël. — Dites-moi seulement oui,—et laissez-moi fuir...

—Cessons cette plaisanterie, dit gravement Van Coppennæël.

—Vous m'impatienteriez presque, dit Rodolphe. Est-ce que je n'ai pas l'air convenablement sérieux ?—Pourquoi refusez-vous la main de ma cousine ?

Le Hollandais ne répondit rien.

—Au moins, dit Rodolphe, retardez votre départ.

—Je ne peux pas.

—Voyons, reprit Rodolphe, finissons-en.—Coppennæël, vous êtes un loyal et excellent garçon que j'ai eu le bonheur d'apprécier tout de suite. On peut avec vous parler à cœur ouvert. C'est ce que je vais fuir. — Je ne crois pas maintenant avoir besoin de vous dire que je ne me permettrais en aucun cas de vous tourmenter avec une plaisanterie inconvenante. — C'est ma cousine elle-même qui m'envoie vers vous.

Van Coppennæël se dandina avec une sorte de fureur. On eût dit le tangage d'un vaisseau de première classe par un gros temps. De sa vie il n'avait été aussi mal à son aise.

Rodolphe continua :

—Vous avez eu le temps de connaître Juliette. Je ne vous parlerai pas de sa fortune ni de ce qu'on appelle dans le monde ses *espérances*, vilain mot, selon moi. — Elle est un peu moins riche que vous, quoique sans disproportion. Vous m'avez dit, d'ailleurs, que cette question-là n'était rien pour vous.

—Où, dit le Hollandais pour parler.

—Je dois ajouter, pour expliquer en ce moment ma démarche auprès de vous, que ma cousine n'est pas en quête d'un mari.

—Oh ! fit Van Coppennæël avec une sorte d'indignation.

—Elle a refusé déjà de brillans partis, — brillans non-seulement par la position et l'état dans le monde de ceux qui demandaient sa main, mais encore par le côté personnel et individuel des prétendans : — Jules d'Aligre, Ludovic d'Oss, que vous connaissez, sont assurément de beaux cavaliers, que toute femme serait fière de présenter pour mari. — Te-

nez, le baron Laure, que vous avez vu avant-hier chez ma tante, a échoué aussi, et il ne veut pourtant pas encore se retirer....

—Je le crois bien ? soupira Van Coppennæël.

—...Ma cousine, poursuivit Rodolphe, sous un air de légèreté et peut-être un peu de coquetterie, cache un cœur excellent et droit. Elle est profondément intelligente, — ce qui manque à bien des femmes. C'est dire qu'elle devait vous aimer. — Voulez-vous l'épouser ?

XV.

PARTI PRIS.

Il y eut un long silence. — Van Coppennæël, très rouge, toussait, crachait, se mouchoit. Il fallait à la fin cependant répondre, — ce qu'il fit avec de grandes difficultés, en cherchant ses mots, — et souvent en ne les trouvant pas.

— Vous comprendrez certaines — choses — que je ne pourrai pas vous dire, balbutia-t-il, n'est-ce pas, mon cher monsieur Rodolphe. — D'abord, le bonheur qu'il y aurait — pour moi — à me — rapprocher de vous davantage — par — les liens de la famille. — Car vous êtes certainement un — bien gentil, — bien — aimable...

— Bon ! bon ! allez toujours.

— Je dois aussi vous — témoigner — combien je suis honoré et — satisfait ; — non, ce n'est pas cela ! — Cependant si, je suis...

— Bien, bien ! au fait.

— Vous autres Français, vous comprenez les phrases avant qu'elles soient finies. Je n'ai jamais pu m'expliquer cela. — Voyez-vous, mon cher Rodolphe, — votre cousine ne peut pas m'aimer.

— Mais...

— Laissez-moi parler, si vous voulez bien. Autrement, je n'en viendrais pas à bout. — Mademoiselle Juliette est une personne bien — adorable : — Oui, c'est cela, — adorable ; — mais elle est — elle est plus que Française, — elle est Parisienne. — Oh ! je sais bien ce qui me manque, allez ! — elle ne peut pas m'aimer. Rodolphe voulut parler.

— Non ! dit Van Coppennæël. Je peux bien croire que sous mon — enveloppe — hollandaise, — sous ma *houderie*, — elle a vu en moi un homme qui n'est pas méchant — et qui mérite peut-être quelque estime ; — mais de là à aimer !...

— Mais elle vous aime ! elle vous aime, vous dis-je ! — Elle me l'a dit, et je m'y commis, peut-être !

— Eh bien ! mon cher Rodolphe, laissez-moi vous dire mon dernier mot. — Mademoiselle votre cousine, — qui veut bien aujourd'hui — m'honorer de quelque estime, n'aurait pas plutôt vécu avec moi un an...

— Allons donc !

— Mettons deux ans, cinq ans, si vous le voulez, — qu'elle verrait bien que je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire à une personne aussi — charmante qu'elle. Je n'épouserai pas une femme — que je pourrais un jour rendre malheureuse. — Je ne vivrais pas un jour avec cette crainte-là !... — Maintenant, envoyez bien, s'il vous plaît, mon cher Rodolphe, mon ami, que je voudrais pour tout au monde — que les choses fussent autrement, — car votre cousine est si... — Oh ! dit-il en s'animant, je l'aurais bien aimée !...

Et le digne Hollandais, tout confus de cette grosse malhonnêteté, se tut subitement.

Puis il prit très-vivement la main de Rodolphe.

— Oh ! mon bon ami, dit-il, le regard très-inquiet, — n'allez pas m'en vouloir, au moins !...

— Vous êtes trop honnête homme, mon

cher Coppennæël, dit Rodolphe en lui secouant cordialement la main. — Mais je vous avoue que je vois tout autrement que vous et que je renoncerais difficilement à l'idée de ce mariage. — Si Juliette apprend les motifs qui vous font refuser sa main, elle ne vous en aimera que mieux. Cette commission dont j'ai été me charger là. Il faudra que je cherche un prétexte. — Je dirai que vous êtes engagé ailleurs... Mais, là, voyons ! réfléchissez, prenez deux jours...

— Oh ! dit le Hollandais, j'ai bien réfléchi, — je veux partir...

— Allons, puisque vous le voulez ! — Mais maman Coppennæël ?

Ici, Van Coppennæël respira plus difficilement. — Il rougit à plusieurs reprises, et fit quelques pas dans sa chambre. — Rodolphe pressentit une confidence d'un accouchement laborieux.

— Coppennæël ! vous avez quelque chose à me dire ?

XVI.

LE FIN MOT.

Le Hollandais s'arrêta devant lui, — et croisant ses bras, — qui le gênaient fort :

— Eh bien ! — oui, — dit-il ; — et si vous n'étiez pas venu ce matin, je serais allé chez vous. Je voulais d'abord vous écrire, — et j'avais même commencé. — Mais cela vaudra mieux.

— Voyons.

— Dans mon pays, on n'emploie qu'un mot pour dire une chose importante. — Je désire que vous me rendiez un grand service.

— Je suis tout à vous, dit Rodolphe ébloué de pouvoir, pour la première fois, être vraiment utile à son ami.

— Vous allez me trouver bien ridicule, j'en suis sûr, — et pourtant, si vous ne me faites aucune représentation, je vous en saurai gré.

Rodolphe répondit par un geste.

— Il faut que je parte. J'ai écrit pour annoncer mon retour, et on serait inquiet. D'ailleurs, j'ai arrêté dans mon esprit de ne pas rester plus longtemps ainsi. C'est — un *terme fatal*, — comme vous dites, — que je me suis assigné. — Je vous ai expliqué les motifs qui m'ont fait prendre la résolution de ne pas retourner en Hollande sans être marié. — Eh bien ! je veux épouser la petite à la robe bleue de la station d'Étampes ; vous rappelez-vous ? — Et je vous prie d'aller la demander en mon nom à son père. Je suis éloigné de mon pays et inconnu ici. Présenté par vous, il n'y aura pas de difficulté de ce côté-là. — Maintenant, mon ami, tout blanc, toute objection venant de vous ne ferait que me chagriner, sans changer ma détermination — irrévocable.

Rodolphe était ébahi...

— Vous me permettez au moins une question, dit-il sans pouvoir cesser de regarder son bizarre ami, — Pourquoi voulez-vous épouser cette — jeune personne plutôt qu'une autre ?

— Parce qu'elle me convient mieux. — D'abord, une fille qui garde pendant trois mois la même petite robe bleue (elle l'avait encore hier), et qui est toujours propre, — cette fille-là sera la femme qu'il me faut. — Je la rendrai plus heureuse qu'elle n'aurait pu l'espérer dans sa position, et elle m'en saura sans doute gré. — Ensuite, ne voulant pas différer mon départ, je n'ai pas le temps de faire un autre choix, et bris même que j'aurais le temps, je n'en tiendrais encore à celui-ci.

— Mais quelle est sa famille ? On ne fait pas un pareil coup de tête sans savoir au moins à quoi s'en tenir.

— J'ai fait prendre toutes les informations nécessaires par Gottlieb, qui est très-adroit,

répondit Van Coppennæi sans rire. Les parens ne me conviennent pas trop ; mais je leur ferai une position convenable et je les laisserai en France. La mère est morte. Le père a été employé dans les bureaux de l'armée. Il est intéressé et même avare.—S'il n'a pas fait sa fortune, il n'en est que plus honnête homme.

—Êtes-vous sûr encore qu'il voudra vous donner sa fille, dit Rodolphe à bout d'objections ; on ne sait pas...— Et n'a-t-elle pas elle-même quelque inclination ?...

—Ah ! répondit Van Coppennæi en soupirant, cela me fâcherait fort !... Mais Gottlieb m'a bien assuré... Quant au consentement du père, c'est pour l'obtenir que j'ai besoin de vous.—Si cette démarche vous contrarie, je la ferai moi-même,—mais je vous avoue que je craindrais bien de ne pas réussir, car je suis un peu timide...

— Lui avez-vous parlé à — votre future ?

— Jamais.

— Allons, dit Rodolphe en regardant l'honnête figure du Hollandais, il faut faire ce que vous voulez.

— Vous irez ? dit celui-ci tout content.

— Oui, — mais vous êtes un singulier homme. Qui diable se serait attendu à vous voir faire un mariage d'inclination !

— Oh ! — dit Van Coppennæi après avoir un peu réfléchi, — un mariage de raison !

C'était une *pointe*, — la première qu'il eût faite de sa vie. — Il en fut enchanté.

XVII.

OFFICIEL.

Rodolphe partit dans la journée.

Le Hollandais ne le quitta pas usqu'au chemin de fer, et le satura de recommandations, — et son ami parti, il fut agité d'appréhensions si terribles que toute son attention concentrée ne put parvenir à déchiffrer une demi-page de sa méthode de sûreté. Les cinq portées, les croches, les noires et les blanches se mêlaient, se fondaient dans un vague nuage...

Il se décida à fermer son cahier.

Voici la conversation qui eut lieu entre Rodolphe et le père de la robe d'indienne bleue.

— Monsieur, dit Rodolphe lorsqu'ils furent assis tous deux dans un petit cabinet attenant au bureau de la station, d'après la nature de la démarche dont je me suis chargé auprès de vous, je dois commencer par vous dire à qui vous avez affaire en ce moment. — Je suis le vicomte Rodolphe de Frenays.

C'est à vous qu'appartient la Roche-Carçon, monsieur ! demanda le père.

— C'est à ma mère, monsieur.

— Belle propriété ! dit le vieil employé aux fourrages — située entre Beaugency et Valengay. — Je la connais bien. — Vous avez encore le Petit-Chelut et la moitié du bois d'Ouilles.

— Vous savez tout cela aussi bien que moi, dit Rodolphe assez surpris.

— Oh !... quand on habite le même pays...

— Orléans, Étampes, c'est tout un.

— Je suis charmé, dans ce cas, que vous me connaissiez un peu. — Monsieur, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille pour un de mes amis.

Le père recula sa chaise à cette ouverture inattendue, — et regarda Rodolphe. Il croyait à une mystification. — Celui-ci continua :

— M. Van Coppennæi, de Leyde, — la personne dont il s'agit, — est un honnête homme et de mœurs irréprochables. Je pense que ce ne sera pas la question de fortune qui fera naître des obstacles. Sans me permettre de

préjuger la position de mademoiselle votre fille, M. Van Coppennæi est plus riche que moi, et de ce côté la femme qu'il épousera, quelle qu'elle soit, n'aura rien à envier à aucune autre. La famille de mon ami est, pour terminer, l'une des premières de la Hollande. J'attends votre réponse, monsieur.

L'ex-munitionnaire ne savait que penser de cette étrange proposition. Était-ce un rêve ? Cependant, d'ordinaire, il passait pour ne guère s'étonner de rien. Il avait vu bien des choses dans sa vie, — et avait fait la guerre d'Espagne — dans les bureaux. — Il regardait toujours Rodolphe, celui-ci grave et froid, en digne représentant de Van Coppennæi :

— Je pense, monsieur, dit-il en tâtonnant, que ce que vous me faites l'honneur de me dire est sérieux, vous comprenez sans doute que j'en sois étonné. Je n'attendais ce matin aucun prétendant pour ma fille. — Vous me permettez de vous demander si monsieur...

— Van Coppennæi.

—... Van Coppennæi connaît ma fille, — et comment il la connaît.

— M. Van Coppennæi, qui a eu l'occasion de faire récemment plusieurs voyages de Paris à Orléans, a eu l'honneur de remarquer mademoiselle votre fille, — et il l'aime.

Cette explication ne paraissait pas satisfaire complètement le vieil employé. Evidemment il se défiait, — et il y avait de quoi.

Rodolphe reprit :

— Je dois ajouter, Monsieur, que M. Van Coppennæi, pour des motifs que je vais vous expliquer et que vous apprécierez, croit devoir se marier dans un délai donné. Vous comprendrez sans doute que ce qui vous paraît au moins singulier, ainsi qu'à moi, puisse être la conséquence de raisonnemens très logiques dans les idées d'un étranger.

La conversation continua.

— Je ne vous ai pas demandé, dit Rodolphe, si vous aviez déjà jeté vos vues sur quelqu'un. C'est là un point qu'il est nécessaire de savoir.

— Ma place comme chef de station et mon café me rapportent à peu près trois mille francs par an. Je n'ai pas eu de pension de retraite : il me manquait une année de service. — Quand on n'est pas riche et qu'on a une fille qui n'est ni laide ni jolie, ce ne sont pas les *futurs* qui vous importunent. — Je puis en outre vous certifier que ma fille n'a jamais eu d'amour en tête. C'est moi qui l'ai élevée, et je la tiens — militairement !

— C'est fort bien, dit Rodolphe.

— Nous allons la consulter, dit le père en riant, car on ne peut rien faire sans elle.

Et il appela :

— Louise !

La jeune fille parut — fraîche et nette — avec son éternelle petite robe bleue.

— Monsieur vient me demander ta main au nom d'un de ses amis. Veux-tu te marier ?

Elle eut un mouvement de son d'oiseau effrayé.

— Mon père...

— Voyons, réponds ! — Est-il beau, votre ami ? car c'est là en ce moment la grande affaire.

— Je serais assez mauvais juge, en pareille matière, dit Rodolphe. Mais Mademoiselle a peut-être pu remarquer la personne que je représente et qui s'arrête souvent ici. — C'est un Hollandais, grand, — très grand, et blond.

— Sais-tu qui c'est ?

Non, papa.

— C'est vrai, ça !

— A moins, répondit Louise un peu confuse — probablement de la façon dont lui par-

lait son père devant un étranger, — à moins que ce ne soit un grand Monsieur avec qui Monsieur s'est arrêté une fois ici. — Vous aviez un petit enfant avec vous. Il y a à peu près deux mois.

— C'est cela même, Mademoiselle.

La jeune fille baissa les yeux. Elle se repentait d'avoir montré tant de mémoire. — Maintenant, de Rodolphe ou de Van Coppennæi, lequel des deux l'avait fait se souvenir de l'autre ?

— Eh bien, dit le père, c'est un beau parti pour toi ; — il faut le prendre.

— M. Van Coppennæi serait désolé, dit Rodolphe, que la décision de Mademoiselle fût le moins du monde influencée.

— Ma fille n'a pas d'autre volonté que la mienne, répondit le père, n'est-ce pas, Louise ? — Monsieur le vicomte, reprit-il en donnant une grosse tape dans la main de Rodolphe, allez dire à votre ami qu'il vienne.

XVIII.

LIASSE DE GOTTLIEB.

Rodolphe s'en allait, aussi mécontent que satisfait d'avoir si bien réussi, lorsqu'il aperçut derrière la maison la large figure de Gottlieb qui lui faisait signe d'approcher.

— Mon maître est ici, dit-il. — Nous sommes partis presque en même temps que vous par un convoi intermédiaire de correspondance. — Il vous attend, venez vite.

— Voilà un Hollandais bien pressé ! pensa Rodolphe.

Van Coppennæi l'attendait, blême...

Rodolphe lui raconta en deux mots le résultat de sa mission. — Van Coppennæi se jeta à son cou et faillit l'étouffer. Il cabriolait, le géant, en frottant ses grandes mains...

Le jour même, la présentation officielle eut lieu. On parla chemins de fer, pluicet beau temps. Le futur fut très convenablement reçu. Il avait excité chez Louise de la curiosité, — ce qui est toujours un excellent signe.

Je ne vous dirai pas ses immenses préparatifs de toilette avant l'entrevue, — Gottlieb en faillit devenir chauve, — son embarras, sa gaucherie. — Il est nécessaire de hâter le dénouement.

Avant de retourner le soir à Paris, il demanda à l'ex-munitionnaire la permission de dire deux mots en particulier à Louise. Sa figure était de celles à qui on ne refuse pas ces choses-là.

— Mademoiselle, lui dit-il dans une embrasure de fenêtre, vous savez ce dont il s'agit. — Si vous voulez me faire l'honneur de m'accepter pour mari, je me crois honnête homme et je tâcherai de vous rendre heureuse. — Mais si vous avez le moindre scrupule, la moindre objection, je vous prie d'avoir assez de confiance en moi pour me le dire.

— Monsieur, répondit Louise qui parut touchée de ces paroles, je crois que je serai heureuse en obéissant à la volonté de mon père.

Van Coppennæi, ravi, lui serra la main.

En revenant à Paris, Rodolphe dit au Hollandais :

— Le beau-père a voulu causer d'affaires avec moi. Je lui ai donné l'adresse de votre correspondant. Comme ces choses-là vous ennuyaient, je m'en occuperai pour vous. Vous me donnerez demain matin vos papiers, — et vous n'aurez qu'à faire votre cour.

— Vous êtes un bon ami ! dit Van Coppennæi avec une éloquente pression de main.

Gottlieb, ivre du bonheur de son maître, marcha trois fois sur les pieds de Rodolphe.

— Fais donc attention, imbécille ! lui dit le vicomte.

Sur quoi Van Coppennael se mit dans une grande colère contre Gottlieb—qui marchait sur les pieds de son ami.

XIX.

DÉSILLUSION.

Rodolphe, bien qu'à contre cœur, s'occupa activement, comme il l'avait promis, des intérêts de son ami. Il ne quittait pas Étampes, et allait boire à l'estaminet avec le beau-père,—ce qui lui procura des relations dans le pays et lui permit de bien constater les informations prises par l'adroît Gottlieb.

Enfin le grand jour arriva.

Van Coppennael était beau comme un soleil dès quatre heures du matin, craignant toujours de n'être pas prêt à temps.

Gottlieb reflétait l'éclat de son maître. Jamais il ne s'était vu si beau.—A son cou pendait, retenue par une lourde chaîne, comme l'ordre de la Toison-d'Or, la belle montre de Genève de son maître, cadeau de nocces reçu la veille.—Gottlieb avait cru, en conséquence, devoir quitter un moment son chapeau—pour le brosser.

On attendait Rodolphe, premier témoin du futur, pour aller chez le notaire. Il était en retard d'un quart-d'heure à la montre de M. Gottlieb. Van Coppennael était désolé.—Si le notaire allait s'impatienter—et s'en aller !..

Au moment où on allait forcément se décider à partir sans lui, en se disant qu'on le trouverait à l'étude, on remit en toute hâte à M. Van Coppennael une lettre apportée par un exprès.

Le Hollandais la lut,—et tout le monde remarqua qu'il pâlisait beaucoup.—Gottlieb, qui se disposait à se rendre chez le notaire avec la compagnie, regardait son maître avec inquiétude.

Lecture faite, Van Coppennael mit la lettre dans sa poche—et on partit.

Le vicomte de Frenays arrivait en même temps chez le notaire.

Rodolphe le consulta du regard avant de prendre la plume,—et comme il vit que les yeux de Van Coppennael évitaient les siens, il se résolut à dessiner lentement son nom...

—Qui sait !.. lui dit tout bas à la porte Van Coppennael en regardant le ciel.

La lettre que Van Coppennael avait reçue, signée Rodolphe, était ainsi conçue :

« Au nom du ciel, mon ami, ne terminez rien s'il est temps encore. Je viens de découvrir un mystère... Fasse Dieu que cette découverte, en détruisant dans sa base puérile un projet bien légèrement conçu, puisse vous rappeler à vous-même.

« Louise, votre future, a treize petites robes bleues.—Son père avait été forcé d'accepter cette pièce d'indienne en paiement, d'un débiteur insolvable.

Je serai, neuf heures sonnant, chez M^r B... R.

XX.

Il nous faut ajouter, pour la satisfaction de nos lecteurs, que les treize petites robes bleues ne prouvèrent rien,—ni pour,—ni contre.

Van Coppennael fut très-heureux en ménage.

FÉLIX TOURNACHON.

FIN.

SOUVENIRS DES GUERRES MARITIMES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

Lejoille.

I.

UNE SORTIE ET UN COMBAT D'AVANT-GARDE.

Ce nom de Lejoille vous est sans doute par-

faitement inconnu; et cependant il a été porté par l'un des glorieux défenseurs de la France, par un homme à qui il n'a manqué qu'une plus longue existence, pour acquérir la célébrité des marins dont les exploits sont gravés dans la mémoire de tous. Lejoille est du nombre de ces héros qui, durant la période révolutionnaire ou sous l'empire, ont servi leur patrie avec un dévouement sans bornes et l'ont obtenu, pour prix de leur sang versé, que le grade de capitaine et les félicitations de leurs supérieurs immédiats. Pour eux, la renommée a été sourde et impitoyable; ils ont fait de l'héroïsme à huis-clos et accompli de grandes choses dans le silence et l'obscurité. Ils sont morts ignorés de leurs concitoyens ou achèvent dans l'oubli le plus profond une existence dont ils ont voné les plus belles années à leur pays. Admirables modèles de courage et d'abnégation, de patriotisme et de noble modestie !

C'est un ingrat métier que celui de marin, et ceux-là qui rêvent des honneurs rapides et une fortune brillante ne doivent pas en tenter les hasards. Toujours éloigné de votre patrie, tandis que l'armée de terre combat sur son territoire ou à ses portes, vous êtes oublié, méconnu, quelquefois dédaigné et sacrifié. Êtes-vous envoyé en croisière dans des parages dangereux et infestés d'ennemis? Nul ne s'inquiète des périls que vous courez et de la responsabilité qui pèse sur vous. Pour capturer le plus de bâtimens possible, pour ruiner le commerce de la puissance que vous combattez, vous vous jetez dans les entreprises les plus aventureuses, vous vous exposez dix fois par jour, vous bravez des escadres nombreuses et des mers semées d'écueils; puis, quand vous avez obtenu les plus magnifiques résultats, quand, au prix de votre sang vingt fois répandu, de votre santé affaiblie, ruinée par les blessures et la fatigue, vous avez dignement rempli la mission qui vous était confiée, pour toute récompense, vous lisez dans le *Moniteur* l'énumération bien laconique et bien sèche des prises que vous avez faites et des millions que vous avez arrachés aux adversaires de votre pays. Tandis que tel commandant d'un bataillon d'infanterie est porté aux nues pour une action d'éclat ou seulement pour le bonheur qui l'a favorisé, vous rentrez au port presque aussi inconnu de vos compatriotes que vous l'étiez avant le départ. Si vous commandez un navire faisant partie d'une escadre ou d'une armée navale, il faudra que vous vous distinguiez entre tous pour être remarqué du gouvernement et du public; le simple courage et l'habileté ne suffiront pas.

Heureusement, chez nous, le sentiment de l'honneur et le patriotisme font oublier aux hommes de mer les déceptions de cette profession si rude et si difficile. Les Français se battent autant par plaisir que par devoir. Ils n'ont besoin ni d'être grassement payés, comme les Anglais, ni d'être façonnés à une obéissance aveugle, comme les Russes, ni d'avoir en perspective la gloire, cet appât irrésistible. Et c'est ce désintéressement qui rend encore plus admirable le dévouement de nos marins.

Quand on songe que l'histoire de nos guerres maritimes de la révolution et de l'empire n'existe pas encore, et qu'on n'en trouverait même pas les principaux élémens dans le *Moniteur officiel*, on reste confondu et émerveillé de voir d'un côté tant d'indifférence et d'ingratitude, de l'autre tant d'héroïsme et d'abnégation.

Lejoille n'est pas une individualité aussi brillante que Dabourdien, Troude, Coudé, Segond, et autres marins que nous avons ti-

rés de l'oubli dans nos modestes articles, mais ce vaillant capitaine n'en mérite pas moins la reconnaissance de la génération qui porte dans son cœur le culte de la tradition révolutionnaire. C'est pourquoi nous lui consacrerons quelques pages, et nous le ferons d'autant plus volontiers que la biographie de ce marin nous donnera occasion de raconter une des batailles navales les plus mémorables parmi toutes celles dont l'histoire du monde a enregistré le souvenir.

Lejoille commença, comme bien des marins de son temps, par être mousse; après quoi son père, qui vit sa vocation définitivement fixée, lui fit faire ses études au collège d'Abbeville. Après quelques années de travail, il reprit du service dans la marine. A trente ans, c'est à dire en 1793, il fut nommé lieutenant et chargé du commandement de la corvette la *Célestre*, qu'il s'agissait de conduire du Havre à Toulon. C'était pour Lejoille une occasion de faire son début. Il chercha et il trouva. Ayant rencontré un brick anglais de 18 canons, il le chassa et s'en rendit maître après un combat des plus vifs.

On put dès lors apprécier les qualités qui assuraient l'avenir de Lejoille. Les plus précieuses de ces qualités étaient un sang-froid imperturbable joint à une hardiesse qui quelquefois allait jusqu'à la témérité. Le courage du jeune officier était calme et opiniâtre, susceptible toutefois d'élans subits et de manifestations passionnées; il laissait à l'intelligence toute sa liberté et au coup-d'œil toute sa justesse. Jamais, même au plus fort du combat, Lejoille ne se laissait aller à ces mouvemens désordonnés de l'esprit que fait naître l'enthousiasme. Il savait toujours rester maître de lui-même et commander à son émotion. Cette faculté, quand elle s'unit à l'audace et à l'intrépidité, est la plus précieuse dont la nature puisse douer un marin. Ce qui perd beaucoup d'hommes de mer, c'est le courage bouillant et l'ardeur sans réflexion. Les Anglais sont plus froids que nous; aussi leurs officiers ont-ils quelquefois sur les nôtres la supériorité que donne le calme de la pensée dans le tumulte et l'agitation de la lutte.

Lejoille fut immédiatement distingué par ses chefs. Arrivé à Toulon, on le plaça comme lieutenant en pied sur le *Tonnant*. Les Anglais bloquaient alors le port de Toulon; et de temps à autre nos bâtimens exécutaient des sorties, comme fait la garnison d'un fort ou d'une place assiégée. Ces sorties avaient souvent de glorieux résultats. Des frégates isolées, envoyées en tirailleurs, se trouvaient quelquefois aux prises avec plusieurs bâtimens de la division ennemie, et il n'était pas rare de les voir revenir traînant après elles l'adversaire qu'elles venaient de vaincre. Il va sans dire qu'on employait pour ces opérations les officiers les plus intrépides et les plus habiles, les navires dont les équipages avaient déjà fait leurs preuves de bravoure. Il s'agissait, en effet, de s'avancer en présence d'une flotte entière, de surprendre les bâtimens qui se trouvaient éloignés de la division, de leur couper la retraite, de les combattre, et dans le cas où la victoire serait impossible, de les couvrir, du moins, aux Anglais que les marins de la république pouvaient suppléer au nombre par le courage.

Lejoille, qui recherchait toutes les occasions de se distinguer, avait sollicité du commandant de nos forces navales l'honneur d'être chargé d'une de ces dangereuses missions, et il avait fini par obtenir, non sans difficulté, la préférence sur ceux de ses camarades

qui briguaient la même faveur. Ils s'étaient formé une véritable conspiration pour arracher au commandant l'autorisation désirée. Les candidats avaient organisé tout un système d'intrigues et de négociations diplomatiques. Chacun d'eux cherchait à se faire recommander à l'amiral par quelqu'un de ses amis particuliers ou par les commissaires de la Convention. Chacun faisait valoir ses titres et ses droits, employait tour à tour la prière et la ruse : c'était une lutte étrange, inouïe, et le chef supérieur de la flotte française avait grand-peine à résister à ces continuelles ob- sessions.

Un jour, un petit navire qui, à force de bonheur ou d'adresse, avait réussi à traverser la flotte anglaise sans être aperçu, et venait d'entrer dans le port de Toulon, fit savoir au commandant qu'il avait vu deux frégates assez éloignées du reste de l'escadre ennemie pour n'avoir aucune assistance à en espérer en cas d'attaque. C'était là une bonne occasion pour essayer une sortie. Lejoille avait obtenu la promesse de la préférence : il fut désigné.

Quelques instans après, le *Tonnant*, ce beau vaisseau qu'un Dupetit-Thouars devait plus tard illustrer par son courage sublime et par sa mort, leva l'ancre et se dirigea vers la haute mer. Lejoille était au comble de ses vœux!

Au moment où le *Tonnant* parut dans les eaux des deux frégates, elles venaient d'être rejointes par un brick qui leur portait l'ordre de rallier la division ; et le reste de la flotte, qui s'était rapproché, pouvait s'apercevoir à une certaine distance. Lejoille risquait donc d'être, au beau milieu du combat, enveloppé par l'escadre britannique, qui ne manquerait pas de porter secours aux navires engagés. Il allait commencer l'action en présence de toute la flotte ennemie, sans espoir d'aucune assistance, et avec la certitude d'être pris ou coulé s'il ne venait pas à bout de ses adversaires en une demi-heure de temps.

N'importe, Lejoille qui peut encore rentrer au port sans tirer un coup de canon, aime mieux risquer l'aventure. Il est sorti pour combattre, et il combattra à tout prix.

La lutte, que nous ne voulons pas raconter dans ses détails, fut courte, mais terrible. Les frégates se défendirent avec fureur, et le résultat aurait été douteux si le *Tonnant* ne se fût pas trouvé tout à coup en position de balayer le pont et les batteries d'un de ses adversaires par une seule mais décisive bordée, qui, en outre, démâta la frégate de façon à lui rendre toute manœuvre désormais impossible.

Quand Lejoille vit la victoire décidée, il ne lui resta que le temps d'amariner sa prise et de décamper, pour échapper à un détachement de la flotte qui s'avavançait et le tenait déjà presque à la portée de ses boulets. Le vent étant favorable, le *Tonnant* regagna sans mésaventure les eaux de Toulon. Quand les bâtimens stationnés dans le port virent entrer leur camarade avec sa prise, qu'il ramenait en triomphe, ce fut un hurra général qui l'accueillit comme une bordée en salut. Bravo ! bravo ! vive la république ! criaient les équipages, et le cœur de Lejoille bondissait de joie et de fierté.

La frégate capturée était l'*Alceste*. Le vainqueur en fut nommé commandant, juste récompense de son intrépidité. Désormais l'*Alceste* lui appartenait par droit de conquête. C'était son bien, sa chose, glorieusement acquise. Il en prit possession avec un légitime orgueil ; car ce n'était pas seulement un ennemi dont il avait délivré la France, c'était aussi un beau navire que sa

bravoure venait de donner à la république. Dans quelques jours, il allait diriger contre les Anglais ces canons qui avaient envoyé la mort à ses camarades. Double triomphe, double résultat, double joie!

Nous avons hâte d'arriver aux grands évènements auxquels Lejoille prit une part active et importante. Nous passerons donc sous silence les incidens de sa vie de marin dans l'intervalle qui s'écoula entre le fait que nous venons de rappeler et l'année 1795.

Après l'immortelle victoire de Bonaparte sur les Anglais, après l'évacuation de Toulon, on s'empressa de recomposer une escadre dans la Méditerranée. En peu de temps, la république compta dans le port de commerce sans nom quinze vaisseaux et plusieurs frégates en état de prendre la mer et de combattre. C'était un résultat qui tenait du prodige, après les actes de destruction commis par les bons amis des royalistes. Les Anglais surtout en furent stupéfaits. Bientôt l'indignation succéda à la surprise, quand ils surent que sur ces quinze vaisseaux il y en avait huit que Sidney Smith avait déclarés incendiés ou mis par lui hors d'état de servir : c'étaient le *Tonnant*, que nos lecteurs connaissent déjà, l'*Heureux*, le *Timoléon*, (ci-devant le *Commerce de Bordeaux*), le *Caira* (ci-devant la *Couronne*), le *Mercur*, le *Conquérant*, le *Barra* et l'*Alcide*. Sidney Smith fut baloté par la presse de Londres pour sa vantardise, et John Bull grommela entre ses dents en voyant des navires naguère exterminés par lui se portant parfaitement au bout de quelques mois.

Le gouvernement destinait la nouvelle escadre à la défense de la Corse ; mais les Anglais étaient déjà maîtres de cette île quand la flotte fut prête à entrer en campagne. Toutefois, et malgré les vingt vaisseaux ennemis qui se trouvaient en permanence devant Bastia, on résolut de reprendre la colonie. Le contre-amiral Martin fut placé à la tête des forces réunies à Toulon, et on lui adjoignit dans le commandement le député Le Tourneur (de la Manche), à titre de représentant du peuple.

Le 3 mars 1795, l'armée mit à la voile. Elle se composait de quinze vaisseaux, dont un de 120 canons, trois de 80 et onze de 74, de six frégates et de trois corvettes. Avait-elle mission, comme le donne à entendre le rapport de Le Tourneur, d'aller à la rencontre de la flotte britannique et de livrer combat ; ou bien devait-elle tenter tout simplement un débarquement en Corse ? c'est ce qui est resté incertain. Mais la dernière hypothèse est la plus plausible, car la présence de 5,000 hommes de troupes à bord de l'escadre ne peut faire supposer qu'un projet de débarquement.

Le 7, comme on était en vue de la Corse, on aperçut un vaisseau anglais sortant du golfe de San-Florenzo. Aussitôt l'armée Martin fit signal à trois frégates d'aller attaquer ce bâtiment, tandis que le reste de l'armée suivrait à distance. L'*Alceste*, que commandait toujours Lejoille, était du nombre des trois frégates chargées de cette mission. Après quelques minutes de marche, elle dépassa ses deux compagnes et se trouva tout à coup isolée. La prudence conseillait à Lejoille de ralentir sa course et d'attendre ses consœurs, car la partie ne serait pas égale. On sait qu'un vaisseau a toujours une immense supériorité sur une frégate. Malgré l'inégalité des choses, le commandant de l'*Alceste* n'hésita pas à entamer seul la lutte, et commença le feu avec une résolution qui étonna ses adversaires. Le vaisseau anglais était le *Berwick*, de 74 canons. L'action ne

dura que vingt minutes, et l'on vit l'ennemi amener son pavillon. Le fait serait extraordinaire si plusieurs circonstances ne contribueraient à l'expliquer : dès le début du combat, le capitaine du *Berwick* eut la tête emportée par un boulet, et cet événement jeta parmi l'équipage une confusion dont Lejoille sut profiter habilement. Puis, les premières bordées de l'*Alceste* désamparèrent si bien le vaisseau, que les Anglais durent renoncer l'espoir d'échapper à l'escadre qui apparaissait dans le lointain. Quoiqu'il en soit, quand l'armée arriva sur le champ de bataille, elle trouva le *Berwick* devenu propriété française ; et Lejoille fut chaudement félicité sur l'audacieux courage dont il venait de donner la preuve. Quelque temps après, Le Tourneur écrivit à la mère du vaillant marin une lettre que nous reproduisons pour rappeler le style usité en pareille circonstance, à cette époque d'enthousiasme et de patriotisme bouillonnant.

« Toulon, le 26 germinal an III de la république française.

Le représentant du peuple, Le Tourneur (de la Manche), en mission près l'armée navale de la Méditerranée et l'armée d'Italie, à la citoyenne Lejoille, à Valéry sur Somme.

« Votre fils, citoyenne, le brave Lejoille, est conservé à la patrie. Consolez son digne père par l'espoir de le voir sous peu cueillir de nouveaux lauriers.

« Blessé lors du combat que sa valeur lui fit livrer au vaisseau anglais le *Berwick*, il fut par mes ordres, apporté à bord du *Suns-Culotte*, pour être pansé sous mes yeux. Lorsque je quittai ce vaisseau pour suivre sur une frégate les mouvemens de l'armée, il fut séparé de l'escadre et relâcha à Gènes, où votre fils désira être mis à terre. Depuis ce temps, j'ai eu plusieurs fois de ses nouvelles ; je vous annonce avec satisfaction que sa guérison avance, et l'on assure même qu'il ne restera pas estropié.

« Je joins ici plusieurs exemplaires de ma proclamation aux marins, à la suite de laquelle est le décret qui confirme Lejoille dans le grade de capitaine de vaisseau, que sa bravoure me porta à lui conférer sur le champ de bataille.

« Jouissez long-temps et paisiblement de la considération publique que vous mérite le présent que vous avez fait à la patrie en lui donnant un tel défenseur.

« Salut et fraternité.

LE TOURNEUR (de la Manche). »

Lejoille avait été, en effet, grièvement blessé à la jambe et au bras droit ; mais on faisait espérer à sa mère qu'il ne resterait pas estropié (ce qui était bien rassurant pour une mère). Le fait est que le vainqueur du *Berwick* fut plus de huit mois à se guérir de ses deux blessures.

On sait le résultat de la rencontre de la flotte anglaise avec l'armée du contre-amiral Martin. Le *Censeur* et le *Ca-Ira* furent pris, après une lutte sublime contre presque toutes les forces ennemies (1). Mais les vaisseaux

(1) Voir le récit de ce combat mémorable dans le *National* du 28 septembre 1843.

anglais furent si maltraités, qu'ils ne purent inquiéter l'escadre française dans sa traversée vers Toulon. Lejoille acheva sa convalescence à Gènes, et reçut, dès son rétablissement, le brevet de chef de division. De retour en France, il fut chargé de se rendre à Venise pour y présider à l'armement des bâtimens capturés dans le port de cette ville. Cette mission, qui exigeait une intelligence et une expérience consommées, fut remplie par Lejoille avec autant d'habileté que de promptitude. Une opéra-

tion exactement semblable l'appela ensuite à Corfou, d'où il revint à Toulon pour y prendre le commandement du *Généreux*, qui faisait partie de l'armée navale prête à partir pour l'Égypte.

Mais, avant de raconter la part si honorable prise par Lejeune à la bataille d'Aboukir, nous rappellerons, en peu de mots, les plus notables évènements maritimes qui remplirent la période comprise entre l'expédition du contre-amiral Martin, dont nous venons de parler, et la lamentable défaite de Brucey.

La France paya cher l'aveuglement de son gouvernement, qui s'obstinait à vouloir lutter avec les Anglais en bataille rangée, au lieu de détruire en détail leurs bâtimens de commerce et leurs divisions isolées. Trois mois après le combat du *Cu-Ira* et du *Censeur*, notre escadre de Brest, sous les ordres de Villaret-Joyeuse, essuya une défaite dans les parages de Croaix. Trois semaines plus tard, nouvelle catastrophe: le vaisseau *l'Alcide* sauta pendant un engagement avec les Anglais dans la baie de Fréjus, engagement qui n'eut rien de décisif, mais dans lequel nos vaisseaux furent cruellement maltraités. Ce fut la dernière bataille navale livrée aux Anglais jusqu'à l'affaire d'Aboukir.

Mais si le système des grandes flottes et des grands combats avait été fatal aux armes de la république, en revanche, nos petites divisions navales et nos corsaires avaient fait un mal incalculable aux Anglais. Ceux-ci avaient que, depuis le commencement des hostilités jusqu'à la fin de l'année 1795, nos marins leur avaient pris ou coulé plus de trois mille bâtimens marchands. Aussi le commerce britannique était-il dans la décadence, et demandait-il à grands cris la paix, que le gouvernement s'obstinait à lui refuser.

Plusieurs croisières organisées avant l'époque dont il est question dans cet article avaient eu tout le succès qu'on en attendait. En 95, on recommença à courir sus au commerce anglais, et le but qu'on se proposait fut complètement atteint. Une division qui sortit de Toulon le 14 septembre de cette année, sous le commandement du contre-amiral Richery, tomba au milieu d'une immense convoi venant du Levant, et prit trente vaisseaux richement chargés, qui furent conduits à Cadix.

A la même époque, le capitaine Moulton, à la tête de quelques frégates sorties de la rade de l'île d'Aix, s'empara de dix-huit bâtimens récemment partis de la Jamaïque. Une troisième division, commandée par le capitaine Robin, fit, dans une campagne de quatre-vingt-neuf jour, quarante-quatre prises toutes importantes, et regagna le port sans avoir perdu un seul des bâtimens de sa petite escadre.

D'autres pertes non moins sensibles affligèrent le commerce maritime de la Grande Bretagne. Parmi les combats qui signalèrent la croisière française, nous citerons particulièrement celui de la frégate *la Virgale*, dont l'équipage et le commandant (1) se couvrirent de gloire par leur héroïque défense contre des forces très supérieures.

Dans l'Océan indien, quelques frégates françaises promirent glorieusement, d'un point à un autre des possessions britanniques, le pavillon tricolore.

Dans la mer des Antilles, une petite escadre contribua, avec une poignée de soldats, à reprendre la plupart des îles conquises par nos ennemis.

Nul doute, d'après ces résultats, que l'Angleterre n'eût été bientôt contrainte à demander la paix, et que cette paix n'eût été durable, si la formation de flottes nombreuses n'eût donné à nos chefs d'escadre de trop funestes

occasions de montrer leur inexpérience et leur incapacité. L'empire lui-même ne sut pas profiter de cette cruelle leçon.

F. COCHETET.

(1) Le capitaine Bergeret.

(La suite au prochain numéro.)

Le langage des fleurs (1).

L'une fenêtre à l'autre on nous dit : fleurs discrètes,
Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes.

LEMIÈRE.

I.

HISTORIQUE.

Voici bien un des langages les plus gracieux et les plus poétiques que la riche imagination de l'homme se soit plu à façonner. Enfant de la contrainte et surtout de la captivité, il n'en existerait pas moins sans ces causes que l'on s'accorde à lui reconnaître. Oui, assurément, l'homme libre et n'agissant que pour son seul plaisir; l'homme n'ayant pas besoin de recourir à des emblèmes et à des interprètes muets pour faire comprendre ses sentimens et son amour: l'homme ainsi placé, dis-je, n'en eût pas moins imaginé ce délicieux langage, cette représentation fraîche et ravissante de ses plus vives, de ses plus tendres, de ses plus intimes pensées. Quel est celui de nous qui, s'arrêtant devant un parterre, n'a vu dans la rose la douce image de la beauté? Quel est l'amaant heureux que la vue du myrthe n'a fait agréablement tressaillir? Quel est le jeune homme triste ou au désespoir qui n'ait entrevu ses chagrins dans le souci, ou dans le exprès une image plus sombre encore? Nous sommes tous organisés de manière à chercher partout des analogies dans la nature, et, parmi les objets que la nature nous offre, il y en a peu qui soient, autant que les fleurs, susceptibles de plaire au plus grand nombre, de le captiver, de le séduire. Parfums suaves, formes charmantes, couleurs délicieuses, elles réunissent tout pour être aimées et recherchées, pour être choyées comme un des bijoux les plus attrayans de la création, un des plus beaux ornemens de notre terre. Il n'est donc pas étonnant, loin de là, rien n'est plus naturel, au contraire, que de voir ces fraîches créatures, toutes douées de physionomies et d'allures si variées, choisies par l'homme pour devenir l'emblème des douces passions et de ses divers sentimens.

Si l'on voulait, en effet, remonter l'échelle des ans, il n'est pas douteux que l'on se trouverait à cet ingénieux langage une ancienne en même temps qu'une bien naturelle origine. Il a dû commencer avec l'amour, et l'amour ne s'est pas fait longtemps attendre dans notre monde. Aussitôt qu'un tendre penser eut venu s'épanouir dans l'âme d'une jeune fille, avant qu'elle ait osé se confier à celui qui la faisait ainsi rêver, la jeune fille a dû prendre une fleur pour confidente. Dans ce moment de sa vie, elle est encore aussi candide que la fleur; la fleur est donc une compagne qui peut la comprendre, et voilà le tendre désir qui trouve son emblème. Plus tard, que la jeune fille ait hasardé son craintif aveu, et qu'une fleur, tenue avec distraction entre ses doigts, ait passé dans la main de celui à qui elle vient de tout dire, voilà encore l'emblème d'un premier aveu d'amour. Qu'ensuite quelque doute vienne à traverser l'esprit de la jeune fille, une autre fleur deviendra son oracle: elle l'interrogera pour savoir à quel point elle est

aimée, et naturellement la fleur interrogée acquerra une signification, un sens, et dira à l'esprit de doute, l'anxiété, la tendre inquiétude de la jeune fille.

Chaque fleur, chaque plante a dans ses allures et ses nuances une ressemblance plus ou moins frappante avec les mœurs et les allures de l'homme; il ne fallait qu'un peu de complaisance d'imagination pour découvrir ou compléter les rapports les moins saillans, et d'instinct et sans la moindre cause qui fût l'homme à le chercher, les fleurs se trouveraient avoir... que dis-je? se trouveraient former un idôme!

Ces emblèmes étant principalement affectés au doux langage de l'amour, le premier peuple qui a dû en faire usage est le peuple chez lequel l'amour s'est trouvé le plus contraint, et qui, par conséquent, a eu le plus besoin d'avoir recours à des conventions, à des signes, à des allégories, pour exprimer ce qu'il ne pouvait dire. Les Orientaux sont ce peuple. Chez eux, vous le savez, l'amour doit éprouver les gênes, les contrariétés les plus grandes, et c'est de ces contrariétés, de ces gênes, qu'est né l'emploi fréquent, pour ne pas dire continuel, de ces emblèmes et de ces muets interprètes. Les deux vers de Lemière, pris pour épigraphe de cet écri, disent assez bien la chose, quoique un peu dans le style toujours dur de leur auteur; mais il en est tels autres de Delille que je ne saurais passer sous silence, tant ils représentent notre objet avec fraîcheur et vérité. Les fleurs, dit-il,

Les fleurs du doux plaisir sont l'emblème ritant.

Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,

Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,

Souvent, plus d'un captif en fit ses interprètes.

Et peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,

Les fleurs interrogent et répondent pour lui.

C'est trop bien là la description de ce que les peuples orientaux ont nommé *Sélam* ou *Sélam*, pour que j'aie omis de la rappeler à votre mémoire; seulement Delille, grand versificateur, mais avant tout l'homme aux périphrases, n'a pas nommé la chose par son nom. — *Sélam* désigne tout bouquet, tout groupe de fleurs et quelquefois même de couleur, formé dans l'intention d'interpréter un sentiment d'une manière tacite et cachée.

Qu'en passant sous une fenêtre, un jeune Musulman a senti l'amour s'infiltrer dans ses veines à la vue de deux beaux yeux ou d'un frais visage, vite un *sélam* viendra traduire le trouble qui l'agite; les fleurs épuiseront leurs combinaisons les plus tendres, formeront les emblèmes les plus touchans, et elles iront ainsi prolongant et variant leur langage, jusqu'à ce qu'un regard tombé des beaux yeux ou un sourire répandu sur le frais visage soit venu flatter l'espoir du jeune soupçonné. Alors il arrive presque toujours qu'une fleur emblématique brille un beau moment à la fenêtre convoitée; les difficultés s'exposent, puis le sentiment arrive, et souvent, en réponse à la *lutte* du jeune amoureux, on voit la jeune madresse tenir à la main et monter sa tige de *lubéreuse*.

On conçoit qu'il doit y avoir autant de variantes dans ces petites cérémonies qu'il se trouve de positions différentes chez les jeunes gens épris. — Si deux amans sont captifs, mais qu'ils puissent s'apercevoir du lieu de leur captivité, les bouquets et sélams ne s'en tiendront pas aux seules élégies; ils se renouvelleront et se croiseront avec rapidité... ils iront même jusqu'à compléter une fuite, et ce qu'un *sélam* amoureux a provoqué, puis accepté, est fréquemment sanctionné par une exécution prompte et hâtive.

Aussi, l'on dirait que c'est en remerciement des mille gracieux services qu'ils reçoivent des

(1) Ce charmant article, où le technique de la manière disparaît sous la grâce du style et de l'imagination est emprunté à un joli petit livre, le *Sélam*. Un volume in-64, avec vignettes. Prix 50c. Chez Royer, éditeur, place du Palais-Royal.

flora, que les Orientaux sont pris pour elles d'un amour si passionné, d'un enthousiasme si ardent. Ces mots vivants de leur vocabulaire d'amour sont cultivés par eux avec un soin que peu de chose pousserait au fanatisme. Il ont pour elles misuré des jours de réjouissances, et il est peu de solennités dans le monde qui puissent surpasser en pompe et en fête que l'on célèbre à Constantinople sous le nom de *Fête des Tulipes*.

L'endroit seul de sa célébration doit vous donner une idée de sa splendeur; c'est dans les jardins mêmes du sérail qu'elle s'établit, et, la plupart du temps, c'est le sultan en personne qui la préside. Tous les ans, à l'époque où le printemps recommence, quand ses douces haleines ont rendu aux fleurs leur robe fraîche et brillante, le sérail transforme son jardin en jardin enchanté; il doit être, pour les privilégiés qui obtiennent la faveur de le voir et d'y pénétrer, un avant-goût des délices du paradis de Mahomet. Figurez-vous de vastes jardins disposés en amphithéâtre et formant un hémicycle immense; de longs tapis aux broderies éclatantes les recouvrant de toutes parts de leur riche tissu; sur ces tapis, des quantités innombrables de vases, tous taillés dans le cristal le plus pur, rangés avec art et symétrie, et laissant échapper de leurs parois chacun une nuance de variété différente. Rien n'est enchanteur comme ce coup d'œil. Il faut voir les Orientaux, charmés de ce spectacle, contempler dans une idolâtre admiration ces fleurs élégantes, ces reines de la végétation chez eux; il faut les voir tomber presque en extase devant la courbe gracieuse de leurs tiges, et surtout devant ces superbes pétales qui les couronnent comme des parures, et sur lesquelles sont répandues, avec la richesse la plus inouïe, les nuances les plus belles de l'or, de l'argent, du violet, du pourpre et de mille autres couleurs. Pendant que dure cette religieuse adoration de la fleur par les élus de la fête, il y a une chose qui vient pour ainsi dire la compléter, en répandant un charme au moins aussi puissant, aussi magique, dans les sens de tous les spectateurs, c'est la musique. Des airs délicieux et suaves s'élèvent des bosquets, descendent des arbres, planent dans l'air, arrivent en sons doux et moelleux, en ravi-sans accords, aux oreilles captivées, et se répandent dans les âmes, auxquelles ils apportent les plus doux sentiments. En même temps des parfums brûlent dans des cassolettes; une légère couche d'eau de rose se répand dans l'atmosphère et tombe en gouttes imperceptibles... La pluie parfumée est un nouveau signal; pendant que les assistants sont imprégnés de la douce odeur, les portes du harem s'ouvrent... (O Mahomet! les élus du jardin n'ont plus à enier les houris!) Les odalisques en sortent en foule, belles, jeunes, parées et ballantes, et venant mêler au splendide éclat de cette fête l'éclat plus séduisant encore de leurs parures et de leurs grâces.

II.

APPLICATION.

Le langage des fleurs, à cause de sa nature même, ne peut être ni devenir du langage grammatical; il est et restera toujours un langage hiéroglyphique. Il ne s'emploiera jamais que comme une série d'emblèmes, liés les uns aux autres par l'intelligence de ceux qui s'en servent, et revêtant par cette raison, de toutes sortes de formes gracieuses, des pensées souvent plus gracieuses encore. Aucun des mots accessoires qui tiennent entre eux les principaux mots d'une langue ne peut être représenté par des fleurs; les fleurs ne peuvent même exprimer que des choses de sentiment ou de passion: tout ce qui est purement matériel et insensible n'a pas de traduction dans ce lan-

gage, borné aux joyeuses comme aux tristes, aux fortes comme aux douces émotions de l'âme. Si jamais il a été employé pour rendre des phrases entières, ce n'a été que pour l'amusement de ceux qui le mettaient en usage, et ce n'a pu être qu'en remplissant avec des mots écrits les lacunes forcées laissées par les fleurs emblématiques. Aussi croyons-nous que c'est dépasser l'emploi que l'on doit en faire que de vouloir le pousser jusqu'à ce point. Laissons-le dans les boîtes, assez étendues et variées du reste, des fraîches légendes, des gracieuses devises, des délicats emblèmes; dans le domaine de tout ce tendre et doux langage du cœur, qui n'a besoin que d'un mot pour s'entendre, que d'une fleur pour sourire, que d'un léger bouquet pour révéler du plus délicieux bonheur. C'est là que ses applications ont de l'à-propos et de la richesse; c'est là que le sens d'un mot ne court pas la chance d'être mal interprété; c'est là que l'imagination trouve sa poésie et le cœur sa pâture; c'est là, dans cette sphère qui semble d'abord restreinte, que le suriant idôme qui nous occupe prend ses allures souples et précises, ses contractions habiles et pleines de couleur, ses mots qui représentent des phrases entières, et autour desquels viennent se grouper plus d'idées qu'autour des simples mots du vocabulaire.

Tenons-nous-en, pour la preuve de ce que nous venons de dire, aux citations et aux exemples. Je suppose que l'on ait à écrire une phrase, la première venue, celle-ci comme tout autre:

" Simples jeunes filles, la douceur et la bonté sont deux vertus qui font le bonheur de la vie."

Nous commencerons bien notre travail avec une certaine facilité. Sans même nous inquiéter d'une traduction tout-à-fait littérale, nous allons trouver, dans notre VOCABULAIRE EMBLÉMATIQUE, les fleurs qui représentent les mots principaux de cette phrase, ou au moins les idées de ces mots. Le *lin* nous traduira simplicité, nos deux boutons de rose signifieront très bien jeunes filles, la mauve sera l'interprète de la douceur, le bon Henri représentera la bonté, le baume voudra dire vertu, l'arrose aura le sens de bonheur, et enfin la luzerne signifiera vie. Maintenant, faites un groupe de ces fleurs; vous aurez bien tels et tels mots placés les uns après les autres; mais comment seront-ils liés ensemble? quels sens auront-ils, en supposant même que l'on devine l'ordre dans lequel vous aurez voulu les dire? Voici ce que l'on aura:

" Simplicité, jeunes filles, douceur, bonté, vertu, bonheur, vie."

Mais, avec cela, quel moyen de comprendre? Il n'y a pas d'accessoire dans les fleurs qui puisse remplacer les articles, les verbes, les prépositions, etc.; donc, avec votre bouquet de fleurs tout formé, vous n'avez qu'une phrase parfaitement incomplète et inutile..., si toutefois on peut appeler phrase une suite de mots dans laquelle les verbes sont *sous-entendus*. D'ailleurs, ne pourrait-on pas faire signifier à ces mots une chose tout-à-fait contraire? qui empêche de *sous-entendre* une ou plusieurs négations?... Il faut donc renoncer à écrire avec les fleurs; il ne faut donc qu'indiquer ou même laisser deviner.

Restreignons-les au rôle que nous leur avons assigné plus haut, et vous verrez que, lorsqu'il ne s'agira que d'emblèmes ou de devises, au lieu de trouver des non sens dans ce langage, nous y découvrirons des intentions extrêmement fines et gracieuses; cette langue deviendra riche, et vous n'aurez que l'embarras du choix dans les allusions et les allégories sans nombre qu'elle vous offrira.

Citons d'abord un exemple des plus connus:

" Le myosotis."

Quel plus gracieux emblème que la fleur qui dit, par son ollande seule:

" Ne m'oubliez pas."

— Outre cet autre:

" La germandrée,"

dont la signification est devenue le surnom populaire:

" Plus je te vois, plus je t'aime."

— Ensuite:

" Le nouron des oiseaux,"

qui signifie:

" Compte sur moi."

— Puis:

" Le sénévé,"

qui vous dit cette douce chose:

" Ton amitié fait mon bonheur."

— Puis encore:

" L'héliotrope,"

qui nous fait ce sublime aveu:

" Je t'aime plus que moi-même."

Et une infinité d'autres, qui, au lieu de signifier un seul mot, renferment un sens tout entier.

Que l'on veuille maintenant agrandir un peu la portée de ces légendes, on le peut, en cherchant les fleurs qui s'y prêtent le plus.—Réunissez, par exemple:

" Une rose mousseuse, une vesperine et épine double."

vous obtiendrez cette phrase piquante:

" Beauté capricieuse, tu me donnes la mort, mais je t'aime malgré ta cruauté."

il y a un seul *mais* de plus que ce que les fleurs veulent dire.—Prenez maintenant:

" Un bouton de rose, un réséda et une filipendine,"

vous aurez enfin cette phrase toute faite:

" Jeune fille, tes qualités surpassent tes charmes; point de bonheur sans toi."

Cette fois, nous n'avons pas ajouté une seule lettre ou sens des fleurs.

Nous pourrions multiplier ces citations, ces rapprochements; mais nous en laissons le plaisir à nos gracieuses lectrices: il suffisait de leur donner la clé de la langue.—Nous n'ajoutons seulement les prières de vouloir bien faire attention à deux notes instructives, deux règles qui peuvent leur être utiles dans l'emploi de notre langage.

La première, c'est que le pluriel se ne résume en doublant la fleur.

La seconde, plus compliquée, regarde le pronom personnel *moi, toi, lui*.—Il faut, avant tout, qu'on ruban ou lien quelconque soit attaché à la tige de la fleur. Alors.

Moi se présente par un nœud fait à l'extrémité supérieure du ruban;

Toi, par un nœud fait au milieu;

Lui, par un nœud fait à l'extrémité inférieure.

Pour le langage des couleurs, on emploie de petits rubans étroits, et les mêmes nœuds s'y font dans les mêmes conditions. C'est absolument les *quipos* des Péruviens.

Voilà à peu près tous les accessoires de grammairie que l'on peut introduire dans le langage des fleurs. Sa meilleure syntaxe est la douce sympathie qui régit entre ceux qui le parlent.

F. FERTIAULT.

Indiquer un spectacle comme un but utile et instructif, c'est presque toujours en éloigner les spectateurs, bon ces ou enfants; mais si l'utilité et l'instruction sont marquées par un vif intérêt, par l'aspect d'une belle et grande œuvre (le Panorama de la bataille d'Eylau,) alors le plaisir est complet, et tout le monde s'y précipite.

POUR LA REVUE CANADIENNE. (1)

Album moral des demoiselles.

16.—QU'EST-CE QUE LA BEAUTÉ SANS VERTU ?

Que sont, hélas ! de vains attraits
Dont la durée est passagère ?
La nature en fit tous les frais ;
A-t-on le droit d'en être fière ?
La vertu doit s'apprécier ;
Sans elle une aimable figure
A nos yeux retrace un laurier
Sans la fleur qui fait sa parure.

17.—LA PLUS PRÉCIEUSE QUALITÉ DES FEMMES.

La qualité la plus essentielle dans une femme est la douceur et l'égalité de caractère. Ne l'oubliez jamais ; il n'y a pas un seul homme qui soutienne les contrariétés ; et tous, s'ils sont honnêtes, se rendent à la raison, quand ses représentations ne sont mêlées ni d'emportement ni d'aigreur. Qu'une femme attende pour combattre ce qu'elle croit nuisible aux intérêts de son mari, que le premier moment du désir en soit passé ; une femme ériarde, obstinée, exigeante, emportée, forcerait le meilleur époux et le plus tendre père à désertir la maison. Deux choses dégoûtent aussi beaucoup les hommes de leur vie intérieure, et ces choses sont la bouderie et les pleurs. Alors ils s'ennuient, ils se déplaisent chez eux, et de perfides amis leur ont bientôt conseillé de se distraire ailleurs.

Mme. Campan.

18.—MODESTIE DES VÊTEMENTS.

Tout ce qu'on désire des demoiselles, c'est de les voir renoncer à une parure incommode et superflue, à des ornements frivoles et inconvenables, et de substituer à toutes les vaines recherches, une aimable simplicité, qui plaît aux personnes les plus délicates, de précieuses qualités, qui peuvent donner de nouveaux charmes et un plus grand éclat à la beauté, ou qui sont propres à la remplacer dans les femmes qui en sont dépourvues.

Waldaincourt.

19.—SOULAGEONS LES MALHEUREUX.

Offrons aux malheureux des cœurs sensibles à leur misère ; adoucissons du moins par notre humanité, le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout-à-fait nos semblables. Hélas ! on donne dans un spectacle des larmes aux inventions chimériques d'un personnage de théâtre, on honore des malheurs, fruits d'une véritable sensibilité ; et au sortir de là, votre semblable que vous rencontrez couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion et de pitié, et vous ne daignez pas l'entendre ! Ame inhumaine, avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre ? Le spectacle d'un homme malheureux et souffrant n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié.

Massillon.

(1) Voyez vol. second, pages 129, 141, 142 et 151.

20.—QU'EST-CE QUE LE MONDE ?

Un amas flottant de nuages et de vapeurs légères, qu'un rayon de la lumière céleste élève du néant dans l'air, et qu'un moment aura bientôt dissipé. Les jours de la terre sont comptés ; moins passagère que les enfants qu'elle nourrit, elle est mortelle comme eux, et son dernier jour approche ; cependant les hommes folâtraient sur sa surface, comme si eux et elle étaient solides et éternels ; et toi, Être-Suprême, tu n'es qu'un rêve pour eux.

Young.

21.—BONHEUR DE L'ÂME CHRÉTIENNE.

Heureuse l'âme chrétienne qui n'aime ni ce monde ni tout ce qui le compose, qui sait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abatement, désirer sans inquiétudes, acquiescer sans injustices, posséder sans orgueil, et perdre sans douleur. Heureuse l'âme qui, s'élevant au-dessus d'elle-même, et malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses créées, sans s'y arrêter, et va se perdre dans le sein de son créateur.

Flécher.

22.—DANGERS DES LECTURES FRIVOLES.

Les demoiselles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité ; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour profane est mêlé ; elles se rendent l'esprit visionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des héros des romans ; et elles se gâtent même par là pour le monde. Une pauvre fille, pleine du merveilleux qui l'a charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros ; elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires, qui sont dans les romans, toujours charmantes, adorées. Quel dégoût pour elles de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

Fénelon.

23.—MAUVAISE ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

Il s'est fait, depuis bien des années, un changement total dans la manière d'élever les demoiselles : "Mademoiselle sait-elle danser ? valse-t-elle ?" Voilà la première question que fait un homme qui se présente pour épouser. Les intérêts viennent ensuite, puis les arts, puis enfin les connaissances du ménage ; ce qu'on a fait, ce qu'on peut faire, si l'on peut veiller sur la maison, c'est ce dont on ne s'informe que par ton et ce qu'on oublie pour n'en plus parler. Ainsi voilà des unions bien assorties, des mariages bien heureux.

II.

24.—LÉGÈRETÉ DES DEMOISELLES.

J'en connais dont la tête semblable à une girouette tourne à tout vent. Elles sont toujours en l'air, et jamais deux instants de suite à la même place. Toujours sauter, jouer, caqueter, briser et renverser ce qui se trouve sous mains ;

voilà leur amusement du matin au soir. A table même, elles ne se donnent pas le temps de manger ; on dirait qu'elles brûlent sur leur chaise ; en un mot, ce sont de petites machines humaines très propres à prouver que le mouvement perpétuel n'est pas impossible.

L.

PENSÉES.

Je ne connais personne qui n'ait toute la vertu nécessaire pour supporter le meilleur d'autrui en parfait Chrétien.

Swift.

Le passé et l'avenir se voient à nos regards ; mais l'un porte le voile des veuves, l'autre celui des vierges.

Jean Paul (Reithen.)

VARIÉTÉS.

On écrit de Vienne, le 12 octobre :

« Un événement extraordinaire occupe en ce moment toute la ville : M. le baron de B..., vieillard plus que septuagénaire, vient d'être arrêté pour falsification de billets de banque. Il est lié par parenté à plusieurs familles très considérées et qui figurent en partie dans la haute aristocratie. Il y a quelques années, il avait fait faillite avec un passif de près d'un demi-million de florins. On dit qu'il s'occupe depuis plusieurs années de la contrefaçon des billets de banque. »

— La police vient d'arrêter une bande de faux monnayeurs qu'elle épiait depuis longtemps, et qui exploitaient le quartier du Jardin-des-Plantes. Les pièces fausses étaient des pièces de 1 fr. au millésime de 1845.

— Le cadavre de la jeune et belle femme repêché au bas d'Auteuil, apporté à la Morgue, a déjà été reconnu ainsi que celui de l'Anglais qui avait été apporté quelques jours auparavant. Tous les deux étaient enlevés aujourd'hui à onze heures.

— Les dames de Londres se livrent avec une véritable frénésie aux spéculations sur les actions des chemins de fer. On voit chaque jour rôder aux environs de Stock-Exchange, dont l'entrée leur est interdite, une foule de spéculateurs en jupon, dont quelques-uns sont pour les courtiers d'excellentes pratiques. On évalue à une valeur de plus de douze millions les transactions opérées par ces dames depuis trois mois.

— Les feuilles de Dublin contiennent des renseignements plus rassurants sur la récolte des pommes de terre en Irlande. Quelques journées de beau temps semblent avoir arrêté la décomposition de ce précieux tubercule ; et même dans les districts où la maladie avait fait les plus grands ravages, l'on espère sauver de quoi nourrir le peuple la meilleure partie de l'année. Le déficit est réel cependant, et pour le combler une importation de grains sera nécessaire.

La pomme de terre a manqué aussi dans plusieurs districts de la Grande-Bretagne. En Ecosse, un temps pluvieux a compromis, jusque dans les environs d'Edimbourg, la récolte des céréales ; vers le milieu d'octobre, on n'avait pas encore pu rentrer les grains. Quant à l'Angleterre, les calculs les plus modérés évaluent le déficit des céréales à un million de *quarters* au-dessous de la récolte moyenne, qui ne suffit pas elle-même à la nourriture des habitants.

En résumant toutes ces données, on voit que le royaume-uni n'a pas à craindre une famine ni même une disette.

Mouvement religieux en Angleterre.

La conversion de M. Newman est, depuis quinze jours, l'événement qui fixe l'attention de toute l'Angleterre. Jusqu'à présent, les protestans avaient cru pouvoir plaisanter sur les conversions qui s'opéraient. Les champions de l'anglicanisme avaient assez d'esprit pour expliquer la perte de tel et tel membre de l'université. On nous disait : celui-ci a l'esprit faux, celui-là manque de science ; cet autre n'a jamais bien compris les harmonies de notre établissement. L'un se laissait entraîner par l'ardeur de son imagination, l'autre par la tendresse de ses sentimens ou la poésie de ses idées, et la crédulité publique acceptait ces explications comme le dernier mot de tous prodiges opérés par la grâce divine en faveur de la vérité. Mais aujourd'hui, ces prétendus raisons reçoivent la réfutation la plus éclatante qu'il fût possible de leur donner. L'homme qui, de l'aveu même du docteur Pusey, a depuis un siècle le mieux compris l'anglicanisme, celui qui a travaillé davantage à relever les ruines qui se faisaient autour de lui, l'homme que toute l'Angleterre regardait comme un instrument providentiel destiné à rendre à l'établissement d'Henri VIII l'éclat que lui avait fait perdre l'indifférence du dernier siècle, en un mot, M. Henri Newman, le brillant rédacteur du *British Magazine*, du *British Critic* et des *Tracts for the Times*, a rendu hommage à la vérité ecclésiastique en traitant dans la communion romaine. C'est là un fait accablant qui parle plus haut que tous les raisonnemens ; aussi l'Église anglicane en a-t-elle été ébranlée, et, de l'aveu des organes du puseyisme, les efforts faits pour régénérer cette Église ne pouvaient recevoir un plus terrible coup. Quoique la conversion de M. Newman eût été annoncée depuis long-temps, la réalisation de ce fait n'en a pas moins jeté le trouble et la consternation partout, si l'on en juge au langage des organes du protestantisme.

Le parti de M. Newman va maintenant se fractionner. Ceux de ses partisans qui étaient à peu près aussi avancés que lui dans la voie de la vérité, suivront très-certainement l'exemple du maître. Quant à ceux dont l'intelligence n'est pas encore parfaitement éclairée, ils se tournent vers le docteur Pusey, et l'invitent à prendre en mains l'œuvre que son ami et collaborateur a abandonnée.

Le docteur Pusey est loin d'être arrivé aux convictions de M. Newman ; mais nous ne devons pas perdre tout espoir de le voir suivre dans quelques années l'exemple qui lui a été donné. Il est certain que la résolution de M. Newman a exercé sur son esprit un prodigieux effet ; cela ressort d'une lettre qu'il vient de publier, et dans laquelle il juge cette perte et la déplore. Toute cette lettre se résume en deux phrases que nous devons reproduire, parce qu'elles prouvent que nous n'exagérons pas en appelant la conversion de M. Newman un événement de la plus haute importance. Le docteur Pusey, qui est plus que personne intéressé à nier cela, nous dit dans la lettre en question :

« C'est la perte la plus rare que nous puissions faire, et c'est peut-être le plus grand événement qui soit arrivé depuis la réforme. »

P. S. — Nous lisons dans le *Gloucester-Journal*, reçu aujourd'hui à Paris : « M. Frédéric Neve, recteur de Pools, et M. E. Edg. Estcourt, ancien curé de notre ville et neveu du représentant d'Oxford, viennent d'abjurer le protestantisme pour entrer dans le giron de l'église de Rome. »

— Le *Morning-Post* annonce que M. et Mme Wood-mason, résidant à Littlemore, ont embrassé le catholicisme ; que le révérend Edgar Lascourt, du collège d'Exeter, va suivre leur exemple, qu'un membre du clergé anglican et un autre du collège d'Oriel ont donné leur démission dans le même but.

Les chats de la république.

En 1793, Saint-Cloud fut déclaré propriété nationale par décret de la convention. « Les bâtimens et jardins de Saint-Cloud, était-il dit dans ce décret, ne seront pas vendus, mais conservés et entretenus aux frais de la république. » Cette conservation et cet entretien équivalaient, à cette époque, à la ruine et à l'abandon. Saint-Cloud tomba bientôt dans un délabrement tel que, par un rapport adressé au ministre de l'intérieur, et que nous avons sous les yeux, le conservateur déclarait au ministre que les rats et les souris venaient ravager les boiseries et ce qui restait de tapisseries, de meubles et de linge. Ce rapport finissait ainsi :

« J'entretiens vingt-quatre chats aux frais de la république dans le ci-devant château de St-Cloud, mais ces vingt-quatre petites bêtes sont insuffisantes pour détruire radicalement la vermine qui nous ronge. C'est à un tel point, que les rats et les souris viennent jusque sur mon buffet et dans le berceau de mes enfans. Si vous jugez à propos, citoyen ministre, de m'autoriser à augmenter le nombre des chats entretenus aux frais du gouvernement, je crois que ce seroit de dépense ne pourra être que profitable à la chose publique et produira de bons résultats. »

Nous ne savons si le ministre fit droit à la requête du conservateur, et si le nombre des chats fut augmenté dans l'ex-château royal. Mais ce que nous pouvons assurer de *vérité*, c'est que le palais de St-Cloud avait alors un besoin aussi pressant de couvreurs, de maçons et de charpentiers que de chats et de souris. Cela soit dit sans vouloir calomnier la mémoire des chats de la république.—*Sicèle.*

Affaires d'Espagne.

De temps à autre, les journaux de Madrid nous révèlent quelques-unes des manœuvres par lesquelles les divers prétendans à la main d'Isabelle espèrent augmenter le nombre de ses partisans. Ainsi le *Clamor publico*, du 17 octobre, nous apprend que l'ambassadeur de France a reçu des instructions de son gouvernement pour hâter le mariage de la reine avec le comte de Trapani, dans l'espoir de rencontrer ensuite moins d'obstacles pour réaliser celui de l'infante Luisa-Fernanda avec le duc de Montpensier. Quels que soient les desirs de certains politiques à ce sujet, nous ne croyons pas à cette nouvelle, et il est probable que le comte de Trapani, qui a déjà déclaré ne vouloir pas être tout simplement le *mari de la reine*, n'acceptera point une candidature qui ferait de lui comme un pis-aller pour Isabelle, et un instrument peut-être pour d'inépuisables intrigues. Il connaît sans doute les antipathies qu'il soulèverait contre lui-même en Espagne, sans parler des obstacles que le gouvernement d'Isabelle rencontrerait, plus sérieux que jamais, dans les dispositions des grandes cours européennes. Pour pacifier l'Espagne et la réconcilier avec l'Europe, il faut que la fille aînée de Ferdinand VII contracte une alliance régulière et féconde en garanties réelles pour l'avenir de la Péninsule. Or, celle du comte de Trapani n'offrirait nullement ces conditions.

Outre ces bruits de mariage, qui n'ont rien de fondé, nous le répétons, on parle encore de la prochaine arrivée à Madrid de Mgr. Brunel-

li, nonce du Souverain-Pontife ; déjà même on préparerait son habitation. Faut-il en conclure que les négociations avec Rome sont terminées ? Nous ne le pensons pas. Le cabinet-Narvaez a manifesté trop peu de bonne foi à l'égard du clergé, comme, du reste, à l'égard de tous, pour que le Saint-Siège se laisse prendre à ses promesses.

L'AGIOTAGE. — Malgré tous ses beaux calculs et tous ses démentis, le cabinet a été pourtant forcé d'agir ou, au moins, d'en avoir l'air. Mais déjà l'on se rassure. Les agioteurs se déclarent hautement à l'abri de la justice, et affirment qu'ils ont trop de complices et trop bien placés pour qu'on veuille porter ces scandales devant les tribunaux. Les princes de la bourse ne doutent pas que l'affaire ne s'arrange parfaitement à l'amiable, et que l'instruction actuelle n'aille joindre dans les ombres de la nullité et de l'oubli sa sœur défunte, l'enquête Bouloche.

Nous verrons bien. Le public e t prévient ; la presse l'est aussi. Il est vrai qu'une certaine portion des journaux garde sur toutes ces circonstances un silence remarqué. Mais la publicité ne manquera point pour cela à la défense sacrée de la morale et des intérêts du commerce, et, nous pouvons l'affirmer, parce que nous le savons, la tribune non plus ne sera pas muette ; des voix courageuses, inébranlables, incorruptibles, demanderont compte au pouvoir, dès que la session sera ouverte, et de son enquête et de ses actes. (*Esprit public.*)

CERCUEIL RETROUVÉ. — Des fouilles qu'on exécute dans l'ancienne église du collège d'Ar goulème ont mis à nu un cercueil qui paraît appartenir à une époque assez reculée, et qui contenait des ossemens humains et une crose en cuivre dorée, garnie de plomb à l'intérieur. On pense que ces restes sont ceux d'une mère abbesse du couvent autrefois établi sur l'emplacement du collège royal. Un reste de voile noir, d'une étoffe très-transparente et à peu près semblable à ceux que portent encore de nos jours certains ordres de religieuses, un bandeau de soie qui ceint le front, coupé à angles droits par un autre bandeau qui passe sur le nez et la bouche, sont, avec la crose et les ossemens, les seuls objets contenus dans le cercueil. Cette abbesse mourut probablement fort jeune : ses dents blanches et ses cheveux blancs, longs de trois à quatre centimètres au plus, et parfaitement conservés, viennent à l'appui de cette opinion. Les abbeses d'alors étaient croisées, et à leur mort on metait dans leur cercueil les insignes de leur dignité.

— Pendant le séjour de la reine Victoire à Stolzenfels, il arriva que la femme d'un des princes allemands invités à la réunion, laissa tomber le bouquet qu'elle avait à la main. Le prince Albert le releva et le vendit galamment à la noble dame, lorsque la reine d'Angleterre s'élança, l'œil étincelant de jalousie, saisit le bouquet et le soula à ses pieds. (*G. de Lorraine.*)

— Tous les notables catholiques de Dunggannon (Irlande) ont adressé une pétition au lord-lieutenant pour le supplier d'établir une garnison en cette ville, afin de les protéger contre les cruelles violences des orangistes, qui parcourent les rues l'arme au bras.

Cette pétition a été favorablement accueillie, et Pon a expédié une compagnie d'infanterie à Dunggannon.

— Le sultan va, dit-on, envoyer un cadeau à Isabelle d'Espagne une riche parure, évaluée 25,000 duros, et parfaitement travaillée par un artiste arménien.

— Un journal de Waterford assure que le duc de Devonshire est sur le point de vendre ses propriétés d'Irlande, évaluées à 50,000,000 de fr.!!!

— On lit dans le *Scolman* :

Lundi dernier, dans la bouillière du duc d'Hamilton à Wollacetoron, près de Falkirk, une grenouille vivante a été trouvée cachée dans un morceau de charbon d'environ trois pouces de longueur et deux et demi de large, à une profondeur de 42 brasses de la surface, et de 300 verges du fond de l'ouverture. Sept hommes l'ont aperçue, quand on l'a extraite du charbon. Elle ne paraît pas avoir de bouche, mais par un mouvement du larynx, on dirait qu'elle respire avec rapidité. Elle est petite, ses membres sont plus allongés que d'ordinaire, et sont d'une structure particulière. Chose étrange, si l'on considère le lieu de sa découverte! Cette grenouille a de grands yeux étincelans.

— Le *Morning Herald*, pour annoncer son grand format, dit :

« Aujourd'hui nous offrons à nos lecteurs quelque chose de tout à fait inconnu jusqu'à présent. Un journal de 24 pages de la plus grande dimension. Une feuille de 144 colonnes, dont chacune équivaut à 6 ou 8 pages in-8°. Bref, une feuille qui dans un seul numéro contient autant d'impression que les quatre numéros du *Quarterly Review* ou de la *Revue d'Edimbourg*. N'est-ce pas un prodigieux tour de force dans l'art de l'imprimerie? »

— Un correspondant du *Morning-Post* se plaint de ce que quelques journaux anglais allègent d'être satisfaits des nouvelles conversions, prétendant que le protestantisme ne saurait regretter la perte d'individus tels que M. Newman et ses nombreux imitateurs. Il pense, au contraire, que cette perte est irréparable, ces personnes étant distinguées non seulement par leur piété et les plus brillantes qualités morales, mais encore par leur savoir et par des talens de premier ordre que personne ne pourrait leur contester. Selon lui, ces conversions seront nécessairement suivies de plusieurs autres, et contribueront peut-être à rétablir, à une époque plus éloignée, la prépondérance de l'église catholique-romaine en Angleterre.

— Un journal allemand (le *Catholique de Mayence*) fournit quelques faits nouveaux dignes d'être insérés au long martyrologe des victimes de la persécution gréco-russe. Suivant les renseignements que donne cette feuille, le nombre des religieuses de l'ordre de Saint-Basile, dans les neuf provinces de l'Ouest, était de 210, qui toutes, sans exception, auraient été soumises aux épreuves d'un long martyre. 316 prêtres séculiers ou religieux basilien auraient été déportés, en un seul envoi, en Sibérie, et moins de la moitié de ces confesseurs aurait atteint Tobolsk. Parmi ceux qui y seraient arrivés, cent au moins auraient eu les pieds et les mains gelés, parce qu'on les occupait, dans la plus rigoureuse saison de l'année, à couper du bois dans les forêts. D'autres auraient subi divers genres de mort. Ainsi, trois abbés basilien, les PP. Bierynsky, Zylinsky et Zyléniez, auraient été successivement étendus sous une pompe, et arrosés d'eau jusqu'à ce qu'ils fussent complètement gelés; un quatrième, le P. Zanecky, aurait été assommé d'un coup de bêche. La ville de Polotzk aurait été le théâtre de ces atrocités. Ce que n'a pu faire l'apostasie de quelques évêques, traités à leur église, la persécution la plus cruelle la complète. Le clergé grec-uni disparaît par la mort, puisqu'il n'a pas voulu se perdre dans une défection générale. Cependant, tous les actes

publiés par le synode russe, sur la réunion des unites à l'orthodoxie impériale, déclarent en termes précis et formels "qu'elle s'est accomplie avec un clergé si nombreux et si unanime, que ce retour présente un exemple digne d'une éternelle mémoire dans les annales de l'Eglise."

FRESQUES RETROUVÉES.— Les ouvriers occupés à restaurer la cathédrale de Brunswick, écrit-on de cette ville, ont fait une découverte remarquable. En enlevant l'enduit de plâtre de l'un des murs latéraux de la nef, ils ont trouvé des peintures à fresque qui couvrent ce mur dans toute sa hauteur et dans toute sa largeur. Ces peintures sont divisées en compartimens, dont chacun contient un sujet tiré de la vie du duc Henri, dit le Lion, né en 1129, mort en 1195, fondateur de notre ville, et qui a fait bâtir la cathédrale. Ces peintures sont du plus beau fini, mais malheureusement elles ont souffert beaucoup par l'enlèvement du plâtre qui les masquait, quoique cette opération ait été exécutée avec la plus grande précaution. Le gouvernement a ordonné que les peintures en question, qui probablement datent du quatorzième siècle, seraient restaurées, et qu'elles seraient publiées par la gravure."

— Les 8 vaisseaux de ligne composant l'escadre d'essai, et commandée par le contre-amiral Parker, sont arrivés le 19 de Cork à Plymouth. Quelques jours auparavant, un splendide déjeuner avait été offert par les officiers du *Queen* à 300 gentilshommes de Cork et des environs.

Toujours malade à bord du *Saint-Vincent*, le contre-amiral Parker baissera son pavillon à Devonport, et le contre-amiral Samuel Pym, surintendant du chantier, hissera le sien sur le même vaisseau et prendra le commandement de l'escadre.

— Outre les 200 hommes qui ont été si fatalement obligés de mettre bas les armes devant les Arabes, le *Sul* de Marseille apporte la nouvelle que sur un autre point l'officier chargé des affaires arabes, M. Lacotte, ayant voulu faire une reconnaissance à la tête de 10 cavaliers, a vu tous ses hommes tués et lui-même a été fait prisonnier.

Chronique Canadienne.

Montréal, 4 décembre 1845.

L'*Arabe* n'est plus! Au bout de sept années de lutte, elle a succombé, comme Pont déjà fait tant d'autres avant elle, sous l'apathie du public, sous la nég'gence des abonnés.— Cela nous peine, car c'est là une preuve certaine que les Canadiens, ainsi que le disait le *Montreal Gazette* d'hier, n'aiment pas la lecture des journaux. Il ne nous reste plus à Montréal que deux journaux français: la *Minerve* et la *Revue Canadienne*, encore cette dernière feuille est-elle purement littéraire. Il est pourtant hors de doute que les Canadiens peuvent soutenir plus d'un journal politique.— Pourquoi ne le font-ils donc pas!..... Parce que ceux qui s'abonnent ne paient pas du tout, ou, s'ils paient quelque fois, il faut trop les prier, les harceler pour leur faire remplir un devoir d'honneur.

De tous les états, le plus fastidieux, celui qui demande le plus de soins, de tact, de prudence, de minutie dans les détails, d'assujétissement, de travail de tous les instans, c'est, sans contredit, celui de journaliste.

Vous avez un tailleur, un bottier? Bon! vous allez chez l'un ou l'autre commander un habit, des chaussures; jamais il ne vous est entré dans la tête que vous ne payeriez jamais la facture de ces artisans; au contraire vous vous

faites un devoir d'économiser quelque fois sur vos plaisirs pour solder leurs comptes; car c'est à tort que l'on dit tous les jours que payer son bottier ou son tailleur, c'est du dernier *rococo*. Nous soutenons, nous, que cela se pratique, que l'on ne craint plus de remplir fidèlement ses obligations envers ces membres si utiles de la classe qui travaille pour gagner honorablement leur vie, et la subsistance de leur famille.

Et encore: vous entrez, en passant dans la rue Notre-Dame, chez le marchand détaillier: vous faites chez lui quelques emplettes; vous achetez pour une, deux, trois, voire même quatre piastres, et vite, vite presque toujours, vous payez *rubis sur l'ongle*.

Vous employez un ouvrier, un menuisier par exemple; vous lui faites consolider une des tablettes de votre bibliothèque, tablettes qui plient sous le poids de livres dont la mine poudreuse atteste tout haut que vous ne les avez jamais ouverts, jamais dérangé dans leur savante position, dans leur classique repos; eh bien! il y a à parier cinq contre un que cet ouvrier n'attendra pas un jour (c'est bien peu!) le paiement de son travail. Mais, s'agit-il du journaliste? ah! c'est bien différent!

Payer d'avance l'abonnement de son journal? Vous n'y pensez pas, c'est du suprême ridicule! payer le journaliste? lui bailler quatre piastres chacun pour douze longs mois de son travail si ardu, si dépourvu d'agrément? Bah! vous rêvez! vous n'êtes pas à la hauteur du temps! vous ne galoppez pas avec le progrès! vous n'avez pas la moindre idée du mouvement à la vapeur! payez un journaliste! mais d'où sortez-vous donc?... ces gens-là ne doivent-ils pas vous amuser tout le long de l'année pour rien? ces gens-là, n'est-ce pas, n'aiment pas, n'osent pas tenter une poursuite judiciaire contre vous capitaliste, négociant fortuné, ministre, avocat, notaire, médecin! ce serait, pour le coup, la mort assurée et inévitable de leur feuille!

Et si l'on se contentait de ne pas payer son journal, passe! ce ne serait que demi-mal! mais, excusez un peu, il faut encore qu'on le prête, qu'il circule *gratis* de porte en porte, pour épanouir les faces allongées des badauds mesquins et ladres de tous les quartiers de la ville! Eh! vous est-il arrivé jamais, par hasard, de prêter votre chapeau, vos bottes, votre habit? oh! non! il n'y a pas de danger! que ceux qui en ont besoin, vous dites-vous très sagement, en achètent. Mais quant au journal! c'est à tout le monde: mais ce qui est à tout le monde n'est, dans le fait, à personne; et il résulte de cette complaisance intempestive que le pauvre journaliste se trouve au bout d'un an ou deux, profondément, irréparablement *enfoncé!* (le mot est trivial, mais il est juste.) Et il résulte encore de votre négligence à solder le compte du journaliste, que celui-ci ne peut, quand même il résiste à la pénurie des temps, donner à sa feuille tout l'intérêt qu'il ne manquerait pas de lui donner s'il pouvait compter pour certain sur une somme déterminée!

Et l'on dira ensuite que les journaux sont mal conduits? l'on se plaindra de leur nombre exigü! l'on criera contre les éditeurs, les propriétaires, et même, grand Dieu! contre les *chroniqueurs!* (ah! si cela venait à nos oreilles! nous ne savons quelles funestes conséquences en découleraient inévitablement.)

Badinage à part, puisque nous n'avons plus qu'à deux journaux français, tâchons donc de les encourager, de les soutenir, et surtout, le grand surtout, de les payer... non pas en paroles; non pas avec l'ordinaire "passez une autre fois," mais bien en bonnes et solides espèces, ou du moins, en billets de banque ayant cours.— Nous y gagnerions tous, croyez-nous.—
Minerve. P.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 6 DÉCEMBRE, 1845.

Histoire de la semaine.

Les premiers jours de décembre n'ont pas fait défaut à leur vieille réputation de jadis. Vents impétueux, grêle criarde, neige abondante, poudrière épaisse, chemins encombrés, rues semées de bancs de neige, et froid piquant, faisant tomber le thermomètre au-dessous de zéro, vous donnant l'onglée, et glaçant toute la nature, voilà la température de la huitaine.

Le peuple naturellement prend une physiologie en rapport avec cette nouvelle phase de la saison. Hommes et bêtes sont peu neuve pour faire face à l'ouragan, la bise, la glace et passer l'hiver sans encombre ; aussi aujourd'hui, si vous êtes curieux d'une scène froide du Canada, parcourez notre Broadway, foulez la neige de la rue Notre Dame, (au risque de vous casser le cou ou de vous faire assommer par quelque cheval à la course) et si vous ne vous croyez pas un instant au milieu des Esquimaux, ou de quelque autres peuples hyperboréens, nous perdons notre latin : voici pourquoi ; les costumes sont si variés, si étranges et nous pouvons ajouter si sauvages, qu'ils ne tiennent plus du tout aux races civilisées. La fourrure en passant de la boutique du manchonnier, sur le dos d'un de nos lions prend des formes si extraordinaires, si fantastiques, si diverses que vous vous croyez en pleine forêt. C'est à ne plus se reconnaître, et pour peu que vous vous soyez absenté quelques jours, vous êtes fort étonné, en tournant un coin de rue, d'apercevoir un de vos amis, enveloppé dans une peau de bête sauvage plus ou moins monstrueuse, avec un petit air féroce à faire peur si toutefois il n'est pas trahi par la longueur de ses oreilles (à l'homme s'entend.)

Il faut convenir qu'il y a dans la saison beaucoup de liberté à l'endroit du costume et des modes. Plus d'une de nos dames en a profité par le passé, comme elles le feront encore à l'avenir, sans doute, pour réveiller l'indifférence du public et de la société de haute futaie à leur égard, exciter l'attention et enfin faire sensation. Le moyen, le voici, vous endossez un paletot-sac tout à fait masculin, un casque rond sans visière, de longs gantelets et ce qu'on appelle en anglais des *top boots*, et vous apparaissez ainsi sur l'horizon de la rue Notre Dame à pied, ou en conduisant un fringant équipage, peu importe, et de suite les badauds de s'émerveiller, de vous observer, de vous admirer. Le soir, au bal de Mde. — vous êtes sûr d'entendre la conversation rouler sur l'intéressant costume du jour. On parle anglais sur ces sujets-là ; c'est de rigueur :

"My dear, did you see Miss So-and-so's dress, to-day—is it not charming?"

"Very elegant, indeed!"

"Don't you wish you could have one like it?"

"Very much; but papa won't have so much fur: he says it's very expensive. I wish I were married: I suppose my husband would be more generous. They're so gentle at first, you can get all you wish from them."

Où, fiez-vous-y, mes belles, mais prenez-garde à cet adage—"Va-t-en voir s'ils viennent."

Revenons à nos bêtes et surtout à nos peaux de bêtes. En hiver, disions-nous, il n'y a pas de règles fixes, de costume de rigueur, comme quand vous foulez le pavé luisant de l'été, alors qu'il vous faut un pantalon *coulé* à ravir, sur une botte vernie, et un habit à la coupe de Boulanget. Nos fashionables savent cela, comme aussi ils savent qu'en hiver :

On peut être dans le dernier goût
Sans porter d'chemise du tout.

Le linge ne paraît pas; vous pouvez croire que ces messieurs calculent les économies à faire sur la note de leur blanchisseuse pour se livrer, avec frénésie, à leur prédilection pour la fourrure sous toutes les formes.

Leur fantaisie ne connaît plus de bornes. L'excentricité prend ses ébats et a ses courbes franches. Peaux de toutes couleurs, de tous les âges, de tous les pays, d'animaux carnassiers, amphibies ou domestiques, de buffle, de loup, de mouton, de martre, de vison, de loutre, d'astracan, de renard, de chat, de chien, choisissez, il vous en faut, car jamais nous n'avons prétendu que vous pouviez vous habiller décemment par ici, sans pelleterie. La fourrure, voyez-vous, est le luxe de nos climats, à Montréal surtout, où l'on n'est jamais en arrière lorsqu'il s'agit du mode le plus expéditif de dépenser son argent, voire même de se ruiner. Vous devez comprendre qu'il faut, de rigueur, de la pelleterie sur chaque individu, s'il tient tant soit peu à sa renommée d'homme comme il faut.

Sur la forme, par exemple, liberté franche, indépendance absolue.

Portez votre casque carré, rond, octogone, en tuyau, oblong ou conique, avec ou sans visière, renversez-le à droite ou à gauche un peu sur l'oreille, ajoutez-y une queue, deux queues, trois queues, si ça vous va; portez des gants longs ou courts, un boa, un renard ou un animal quelconque autour de votre cou, peu nous importe; mais, si vous le pouvez, affublez-vous d'une peau entière de buffle, de lion, de tigre ou de loup, faites briller la pelleterie sur toutes les coutures et vous êtes vraiment la bête féroce en vogue. Voilà pour la mise d'hiver de nos élégants.

Nous quittons le monde heureux et fortuné, pour un tableau triste à l'âme sensible et qu'il est bon de contempler de temps à autre, ne serait-ce que pour compatir à la misère de tant d'hommes comme nous, qui ont froid et qui ont faim. Songez-y donc, oh! vous que les frivoles préoccupations de la mode et des plaisirs font vivre et amusent, vous, si choyés par le bonheur et la fortune, entourés de tant de soins et de tant d'amour, vous qui, en vous couchant le soir, trouvez un lit bien

doux, qui, en vous réveillant le matin, trouvez votre repas tout préparé; vous ne vous doutez pas que, tout près de vous, là-haut peut-être dans la mesure qui touche à la maison que vous habitez, une famille indigente manque de pain et de feu; là-haut peut-être, un père, une mère malade, va devenir la proie de la mort, faute d'un peu de bois et d'un morceau de pain, sans parler des angoisses, des tortures morales qu'ils éprouvent à la vue de leurs enfants affamés et grelottants de froid. Concevez-vous tout ce qu'il y a d'affreux, pour une mère, dans ces paroles de ses enfants, une nuit d'hiver: "Maman, j'ai froid; maman, j'ai faim," quand vous êtes chaudement et confortablement chez vous. Oh! mon Dieu, pourquoi le pauvre doit-il souffrir ainsi, quand, à côté, l'opulent jette, aux quatre vents, son or avec profusion, pour ses plaisirs, son luxe et, souvent, pour ses vices. Mais la division des biens de ce monde est dans les secrets de votre providence. Nous aujourd'hui, à qui vous avez prodigué vos dons, nous ne devons pas oublier que c'est vous qui avez dit: *Je me rappellerai le verre d'eau donné en mon nom.*

C'est le temps de donner le "verre d'eau." Tout devient cher sur nos marchés, l'hiver sera dur pour les pauvres, les pommes de terre sont déjà à un prix énorme. Le Séminaire vient d'ouvrir un bureau de charité, grande rue Saint-Laurent, numéro 60.—Allez-y porter votre obole, envoyez-y des hardes, du bois, des provisions, retranchez un peu de ce superflu que vous avez toujours, pensez au pauvre, et donnez; Dieu vous récompensera au centuple.

Cependant, en faisant la charité, il faut discerner; car, depuis quelque temps surtout, il y a dans notre ville un grand nombre d'escrocs, de fripons, de gens sans aveu, qui voyagent eux-mêmes par les rues, comme s'ils étaient la victime d'infirmités et de la misère, quand ils ne doivent qu'à leurs habitudes déréglées leur indigence. Il y a des gens qui envoient des enfants en haillons par les rues, pour exciter la pitié des passants, quand ils peuvent travailler et gagner leur vie.

Voici ce qui est arrivé, il y a deux ou trois jours. Un homme d'une cinquantaine d'années, qu'accompagnait un jeune garçon, après avoir parcouru toute l'étendue de la rue Notre-Dame, arriva au coin de la rue Bonsecours. Là, l'enfant le quitta et disparut; au même instant, l'homme s'assit ou, plutôt, se laissa tomber le long de la maison du coin, en disant d'une voix plaintive, mais assez accentuée, cependant, pour être entendue des passants: "C'est fini, je n'irai pas plus loin." Puis, appuyant sa tête contre la muraille, il ajouta: "Je meurs de faim," et il parut s'évanouir.

En un instant, un groupe nombreux se forma autour de lui et les secours lui arrivèrent de toutes parts. Les passants les plus pressés jetaient quelques pièces de monnaie

dans la casquette du moribond, tombée près de lui : mais d'autres, des femmes surtout, lui prodiguaient des soins plus actifs. Enfin il rouvrit les yeux quand on fut parvenu à lui faire avaler un peu de bouillon, et déjà il étendait la main pour saisir un énorme verre de vin que lui présentait une dame compatissante, lorsque le jeune garçon reparut et arriva auprès du prétendu moribond, auquel il dit à demi-voix et d'un air effaré :

— Papa, la police !

Cet homme, qui paraissait si faible un moment auparavant, se leva aussitôt, regarda dans la direction que lui indiquait l'enfant, et apercevant à l'horizon l'habit bleu de l'homme de police, il saisit sa casquette, s'élança à travers le cercle qui l'entourait et se sauva à toutes jambes, suivi par le jeune garçon. La police se mit à la poursuite de ces faiseurs de dupes, mais déjà ces derniers avaient gagné les environs du Marché-neuf, où ils avaient sans doute trouvé asile dans quelque cabaret.

Ceux-là sont pour le peuple, mais il y a aussi des filous dans la bonne société, à la ville et à la campagne. De jeunes touristes

Ayant pour costume
De vivre au jour le jour,
Avec la gaieté pour tout bien
Et vivant d'industrie.

Il y en a un assez grand nombre, et l'éclat qu'il leur arrive de faire par accident de temps à autre, met les gens sur leurs gardes.

Mercredi dernier un jeune monsieur des Etats-Unis, logé chez Raso depuis plusieurs jours, "au dépourvu se trouvant pris," s'imagina qu'il pouvait combler le vide de son gousset, en exploitant celui des autres. Saisi durant la nuit d'un accès de somnambulisme, (nous pourrions dire *arcsés*) il entre dans une chambre occupée par l'hon. F. X. Malliot, de Verchères et prend dans la poche de ce monsieur trois billets de cents piastres, et neuf de dix piastres, sans oublier la monnaie. Le matin il sort de l'hôtel pour faire ses emplettes, entre chez Mead, achète un casque, des gants et un boa, et puis prend tranquillement son passage dans l'*Éclair* qui partait à dix heures pour Québec. Le jeune amateur était en route, quand la police fut mise à ses trousses; il fut arrêté à La-Valtrie, par le sous-chef Jérémie à sept heures du soir, dans une auberge, fumant tranquillement son cigare ; "sa gloire, comme toutes les autres, s'en allait en fumée." On trouva l'argent sur lui. Il confessa son crime, et dit qu'il était si à court la veille qu'il ne pouvait payer sa pension, que c'était la cause de sa faute. Gare aux somnambulistes !

Le monde politique n'a rien de neuf à enregistrer. Tout est dans un calme profond. La maille d'Europe du 19 novembre, est due aujourd'hui. Nous n'apprenons pas son arrivée ; elle viendra dimanche au plus tard, avec le message du Président Polk. En Europe, les idées belliqueuses s'apaisent en présence de la famine qui menace. Aux Etats-Unis, les idées belliqueuses se taisent en présence de l'intérêt qui promet.

Nous vous dirons si c'est bien cela, la semaine prochain.

Nous accusons la réception de billets d'admission aux lectures de la Mercantile Library Association, et aux Cours de l'École de Médecine de Montréal, et nous remercions sincèrement les membres de ces institutions de leur attention. Nous prenons un vif intérêt aux succès des deux. Nos occupations ne nous permettent pas d'assister aux lectures, mais nous sommes informés qu'à l'École de Médecine surtout les professeurs se distinguent par leur science, leur érudition et leur éloquence, que les élèves sont satisfaits, et que l'Institution promet d'être une des premières du pays.

PETITES AFFICHES.

C. C. SPENARD,

NOTAIRE,

BUREAU CHEZ J. H. JOHN, ECUYER,
Côté des Rues St. Paul et St. Vincent.

ASSOCIATION ST. JEAN-BAPTISTE.
Assemblée Trimestrielle.

UNE Assemblée Générale, Trimestrielle, des membres de l'Association aura lieu, conformément aux Réglements, LUNDI prochain, le 1^{er} Décembre 1845, à 7 heures et demie du soir, à la Salle de Lecture de l'Institut Canadien, No. 25, Rue St. Gabriel.

LUDGER DUVERNAY,

Commissaire Ordonnateur.

Montréal, 29 nov., 1845.

BAIL DES PEAGES SUR LE CANAL
DE CHAMBLY.

AVIS est par les présentes donné que des *SOU-MISSIONS* seront reçues jusqu'à LUNDI, le VINGT-NEUF de DECEMBRE prochain, des personnes désirant louer les Péages du Canal Chamby, dont la possession sera donnée au PREMIER de JANVIER prochain.

Les Soumissions devront être envoyées au Commissaire DES DOUANES, à Montréal, en marquant sur le revers "Soumissions pour les péages du Canal Chamby." On exigera des sûretés pour la somme de CINQ CENTS LOUIS, pour la bonne tenue des Echuses du Canal et avoir un nombre suffisant d'employés pour les manœuvres, tenir les Lampes en bon ordre pour lesquelles le contracteur fournira l'huile nécessaire, et pour la protection de toute la propriété appartenant au Bureau des Travaux mis sous la charge du surintendant des Echuses ou du locataire.

Toute information concernant les revenus du Canal peut être obtenue, en s'adressant au bureau de l'Inspecteur-Général.

11 novembre 1845.

Les papiers nouvelles de Montréal et de Québec sont priés de donner trois insertions au susdit avertissement et d'envoyer le compte à ce Bureau.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE MONTREAL.

LES Membres de cette société mais-ante se sont réunis Lundi dernier, le 24 du courant, et ils prennent la liberté d'inviter les amateurs qui désirent s'associer à eux, dans l'ÉTUDE DE LA MUSIQUE VOCALE, à venir inscrire leurs noms sur la liste des Membres associés qui sera déposée chez M. C. P. LEBLANC, Libraire, rue Notre-Dame, jusqu'au 6 Décembre prochain, où on recevra les renseignements nécessaires. Il devra prochainement être procédé à l'élection d'officiers, et à la rédaction de règlements.

Par ordre,

STANISLAS DRAPEAU,

Secrétaire, *pro tempore*.

Montréal, 29 nov. 1845.

Les éditeurs des journaux français de cette ville, amis de l'art, sont priés de bien vouloir insérer annonce ci-dessus pendant quelques temps.

W. B. LINDSAY,

AVOCAT,

Bureau No. 15, Rue St. Vincent.

ON demande information sur un individu, ayant nom JOSEPH SEGUIN, autrefois de la Paroisse de St. Valentin, parti, il y a environ neuf ans, pour les Etats-Unis. On n'en a pas entendu parler depuis. MM. Les Curés, ou autres, qui pourraient donner quelque information sur cet homme, rendraient un grand service à sa famille.

S'adresser au Bureau de la *Revue Canadienne*,
Montréal, 15 novembre, 1845.

DR. D'ORSOYENNE.

Seconde porte à gauche sur la rue St. Louis, son enseigne avec la rue Sanguinet.

V. BRASSART,

Professeur de Clarinette.

ÉLÈVE DU CÉLÈBRE STRADIO,

Ex-Professeur du Prince de Chimay, en Belgique.

RECEMMENT arrivé en cette ville, à l'honneur d'informer les amateurs de la MUSIQUE VOCALE et INSTRUMENTALE qu'il est prêt à faire des ÉLÈVES, soit pour la Musique Vocale, pour la Clarinette ou pour former des BANDS MUSICAUX. Il ira donner des leçons à domicile. S'adresser, rue St. Constant, No. 150, faubourg St. Laurent, maison de M. JONAS RAYEN, 4^{ème} porte en montant la rue.
Montréal, 8 Novembre.

A VENDRE AUX BUREAUX

DE LA
REVUE CANADIENNE,
No. 15, Rue St. Vincent,

La 2^{de} Livraison de la

REVUE DE LEGISLATION
ET DE JURISPRUDENCE.

PRIX : UN ÉCU.

Table des Matières contenues dans la 2^e
Livraison du Tome 1^{er}, Novembre 1845.

DE l'Organisation Judiciaire,
The Statutes of Limitations,
The Right to Begin and the Right to Reply,
Cases in the English Court,
Privy Council,
Hill vs. Bigge & Rundel.

Collection de décisions des divers Tribunaux du
Bas-Canada.

COUR D'APPEL.

Dame L. E. F. dite M. Appelante, et L. E. C. dit
C. Intimé.

BANC DE LA REINE.

Ferguson vs. Cairns.

Footner vs. Heath.

Zeigler vs. McMahon.

A VENDRE

A CE BUREAU,

Le premier volume de la

REVUE CANADIENNE.

élegamment relié,

Prix 15 chelins.

M. Tardif est chargé de l'agencé de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St.-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, No. 15 rue St.-Vincent, porte voisine de la *Mercerie*; et chez MM. Fabre et Cie., et C. P. Leptchon, Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10

Trois mois 5

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.

IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.